

CAHIER 165 MÉTANOÏA

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.

Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.

Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers (fichiers PDF jusqu'au 146 et doc à partir du 147), veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.

La rédaction

Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar

ÉDITORIAL	p. 4
COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS	p. 8
<i>Logion 67</i>	
RECHERCHES	
<i>Paul et le gnosticisme</i>	p. 16
<i>Jung et le gnosticisme</i>	p. 22
<i>Importante découverte</i>	p. 29
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	
<i>À qui j'attribue la subjectivité</i>	p. 31
<i>Le Réel</i>	p. 33
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	
<i>Je règne sur le Tout</i>	p. 36
MIETTES DE GNOSE	
<i>Conscience de l'instant</i>	p. 38
<i>Noël</i>	p. 39
CONTES	
<i>Fahima et le prince</i>	p. 41
<i>Les frontières de l'éveil et du sommeil</i>	p. 44
COURRIER DES LECTEURS	p. 49
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Roumi le brûlé</i>	p. 63
<i>Connaissance du matin</i>	p. 66
<i>Toutes les couleurs du soleil levant</i>	p. 70
POÉSIES	p. 73

ÉDITORIAL

Plus d'une fois, nous avons associé les logia 66 et 67. Tous deux nous mettent en garde contre une omission qui serait fatale.

La pierre d'angle du logion 66 est indispensable à la construction de l'édifice, comme la réalisation intérieure du logion 67 est indissociable de la vie – du vécu dirions-nous volontiers aujourd'hui.

La pierre d'angle du logion 66 est devenue dans les évangiles canoniques la pierre de faîte, ou encore la clef de voûte, sans doute sous l'influence de l'expression identique du psaume 118. On sait que les rédacteurs des évangiles canoniques cherchaient constamment à établir des correspondances entre l'Ancien Testament et le Nouveau.

Si Jésus parle de *pierre d'angle* et non de pierre de faîte, ce n'est pas fortuitement. Le couronnement de l'édifice avec la pierre de faîte serait parfaitement utopique et impossible sans la pierre d'angle. L'Esprit ne peut couronner une œuvre entreprise par le mental. Seul, l'Esprit construit – et détruit – lorsque le mental a consenti à se démettre : « Je connais mon Seigneur par mon Seigneur ». Cela peut être dit autrement : « C'est le Soi en moi qui se reconnaît », le corps désentravé du mental, joue le rôle de miroir. Lorsqu'il prétend vouloir construire, le mental ou Satan ignore la pierre d'angle.

Le mental est souvent subtil ; il peut se présenter sous les habits du Maître. Aussi Jésus, dans plusieurs logia, nous enseigne-t-il la discrimination (8, 9, 40, 43, 45, 47, 57, 84, 98, 100, 107 etc.). Néanmoins cette phase au cours de laquelle j'apprends à discerner le vrai du faux, à choisir entre « Dieu et Satan » ne saurait durer toujours. Le Soi transcende l'aspect positif et l'aspect négatif de la manifestation. Il surmonte le « manichéisme » stérilisant qui maintient jusqu'au bout le principe du bien opposé à celui du mal. Nous avons tellement été marqués

par ce dualisme que nous avons toutes les peines du monde à accepter en nous et autour de nous cette bipolarité, à l'accepter pleinement, c'est-à-dire sans le souci de vouloir appuyer sur l'un des plateaux de la balance. Pourtant si la gnose ne nous donne pas cette vision unitaire englobante qui ne laisse plus rien à la traîne, qui accepte l'incohérence et la cohérence, l'horrible et le sublime, la mort et la naissance, etc., nous ne pouvons pas accéder à l'éveil.

Notre vision des êtres « réalisés » est habituellement tronquée. Les identifiant souvent avec leur corps, nous voudrions les voir échapper à la maladie, à la mort et à la décomposition ; ainsi Jésus, mort sur la croix, devait effacer l'ignominie en ressuscitant, etc. Ayant réalisé le Soi, ils sont lumière, amour, connaissance, toute-puissance. Prenons cette dernière « qualité » propre à l'être réalisé que Jésus reconnaît en ces termes : ... « *et il règnera sur le Tout* ». De lui-même, Jésus dit :

*Je suis la lumière qui est sur eux tous.
Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
Et le Tout est parvenu à moi. (log. 77)*

La toute-puissance de Jésus est affirmée sans complexe, pourtant Jésus rencontre des situations douloureuses, contre lesquelles il ne peut rien. Autrement dit, après avoir décliné la royauté et déclaré qu'il l'assumait pleinement, il reconnaît souffrir de l'ivresse généralisée des hommes sans pouvoir intervenir (log. 28). Ailleurs il semble laisser échapper une plainte en constatant :

*Les renards ont leur tanière
et les oiseaux ont leur nid ;
mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit
où incliner sa tête et se reposer. (log. 86)*

Comment concilier en moi la toute-puissance et la faiblesse, la cohérence et l'incohérence, la présence et l'aliénation, etc. ? Comment régner sur le Tout et rester désarmé devant la souffrance et la mort ? Comment admettre, au niveau de ma réalité ultime, à la fois la liberté et la servitude, le sublime et le sordide, Dieu et Satan ?

Évidemment, troublé par ces antagonismes le mental ne manque pas d'incriminer la soi-disant toute-puissance. Cependant, au niveau où Jésus m'invite à me situer, la contradiction tombe ; ce qui paraissait inconcevable à la pensée va de soi. Mais, pour le comprendre, une sorte de mutation est nécessaire : l'homme d'expérience, de culture et de savoir est invité à interroger le petit enfant de sept jours. La vie n'est possible qu'au prix de ce renversement qui me ramène

à la case de départ : *ET IL VIVRA*. Le retour à l'état d'avant les conditionnements permet de passer de la conscience personnelle à la conscience cosmique, à la condition, bien entendu, que la première consente à mourir à ses limitations. Jusque-là, elle se fortifiait en puisant dans le passé et en se projetant dans l'avenir. Dans la conscience cosmique, le présent se substitue à la continuité espace-temps. Comme le tout petit, le gnostique est fragile, vulnérable, désarmé.

Cet état naturel ne peut se vivre que lorsque les vieux schémas qui peuplent l'inconscient ont été liquidés. Ils sont d'autant plus tenaces que le mental, pour continuer à se comporter en usurpateur, a intérêt à les cultiver. Écoutons-le pour mieux le dépister : « Je suis trop indigne d'aspirer à une telle faveur... Ceux qui sont élus sont rarissimes, comment pourrai-je avoir mes chances, moi qui n'ai pas de dons spéciaux ? Je mène la vie la plus ordinaire qui soit. Je suis absorbé par mes tâches familiales, professionnelles etc. J'ai tel penchant qui s'avère peu compatible avec la réalisation, etc., etc. ».

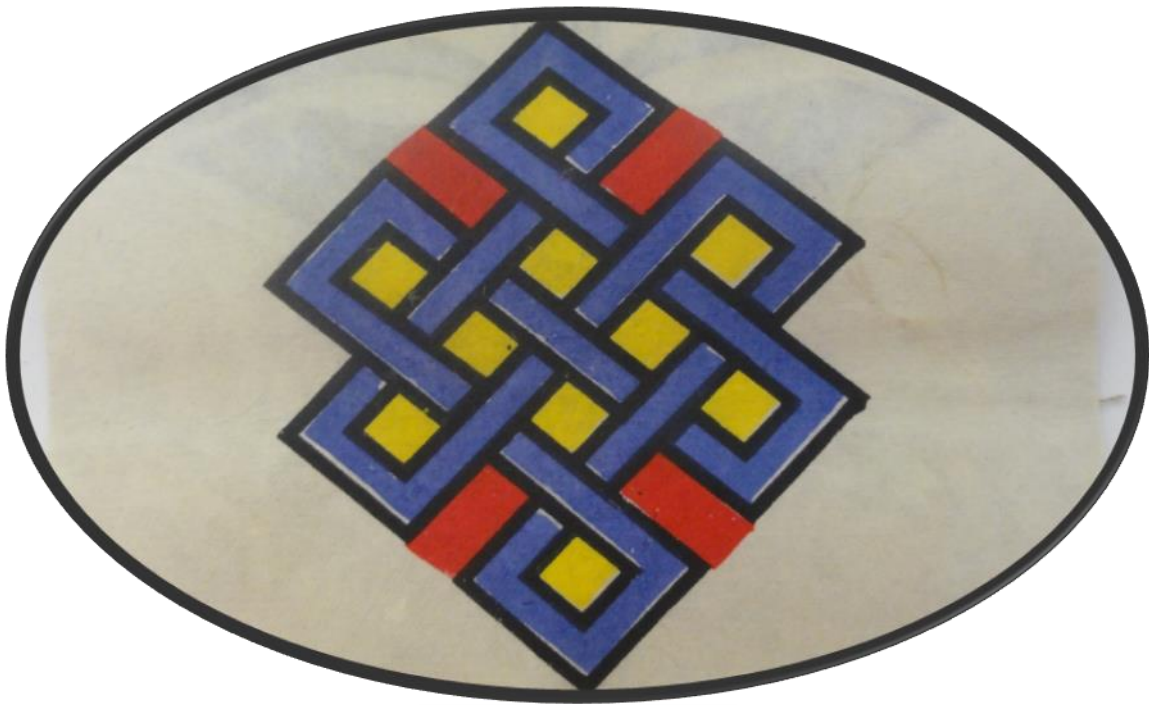
Qui tient un tel langage si ce n'est la personne ? Mais je ne me reconnais pas en elle ; je la récuse. Jésus me tient des propos qui s'adressent à l'être que je suis en esprit et en vérité, que je suis à même de vivre ici-maintenant dans sa toute-puissance et dans toute sa faiblesse. Hors du mental personnel, les peurs n'existent pas : peur de se reconnaître dans sa réalité, peur de ne pouvoir l'assumer, peur de n'être pas choisi, peur de n'être pas capable, peur de n'avoir pas le temps, etc. Pour me guérir de mes angoisses, Jésus n'y va pas par quatre chemins. Le logion 37 propose une thérapie radicale : se mettre complètement à nu. Néanmoins, en parler, c'est déjà recourir aux vêtements des mots, à la mémoire... alors que la nudité réelle est silence dans l'inconnaissance, attention à ce passage du repos à la reconnaissance de « Celui qui est vivant ». Ce qui surgit spontanément émane de ma nature originelle, laquelle est intrinsèquement pure. C'est le lieu sans lieu où toute-puissance et faiblesse ne sont pas dissociées. Sur une telle « base », la demeure peut s'élever jusqu'à son couronnement, la réalisation se poursuivre jusqu'à son aboutissement. Ni religion, ni cabale, ni hermétisme ne peuvent permettre cet achèvement. Il est aussi éloigné de l'idéalisme désincarné, que du matérialisme grossier. La vie est là dans la prise de conscience du rôle du corps en tant que révélateur de l'Ineffable : c'est cette grande pauvreté qui actualise cette grande richesse.

Néanmoins, révélé à ma vraie nature, je suis seul, monakhos, à la percevoir. Je me vois, mais personne ne me voit. Et si quelqu'un croit me voir il va vouloir s'identifier à la personne de jadis, il va me redonner une fausse identité en prétendant me connaître et me faire connaître. Il va m'occulter en me personnalisant et en me récupérant. C'est ainsi que je demeure l'inconnu, l'étranger, l'anonyme, le clandestin.

Là où le monde croit me voir, je suis le grand absent et je suis déjà là où il continue à me chercher. Cependant la représentation que le monde se fait de moi ne m'indispose nullement. Elle permet le jeu de maya dans lequel je me voile depuis les origines de la manifestation. Ce que le monde caractérise d'incohérence, d'aberration et d'erreur..., je l'assume aussi spontanément que ce qu'il appelle cohérence, justice, réalité... En somme tout ce qu'il réproue fait partie de mon jeu au même titre que ce qu'il approuve. Je n'excepte rien pas même ses cogitations oiseuses sur ma nature réelle.

Émile

*



COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 67

*Jésus a dit :
Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout.*

*

Qui suis-je ? Qu'est-ce que le monde ?

Pour les essentialistes avec Platon, l'essence de l'homme précède son existence. L'existence de cet être pensant et souffrant serait dépourvue de tout sens sans la transcendance d'un Dieu créateur d'une nature, d'une essence humaine qui est en quelque sorte le modèle de perfection dont l'existence n'est que la copie pervertie : « *Misère de l'homme sans Dieu !* » dit Pascal. Dans le *Banquet*, Platon expose que si j'aime la beauté d'un corps, je peux trouver la beauté de l'âme derrière ce corps pour remonter ensuite à l'Idée de Beau. Mais où se trouve cette Idée ?... D'ailleurs existe-t-elle ?

Pour les existentialistes avec Sartre, l'existence précède l'essence. Sartre estime que l'être humain se définit par ses valeurs, ses actions et la maîtrise de son destin. En existant, il crée lui-même sa propre essence. L'existentialisme est un humanisme mais cet humanisme est un égocentrisme... puisque l'existence est passagère et que l'essence de l'homme en est réduite à sa seule dimension mentale. Ce dans la pure tradition du cogito cartésien : *Je pense donc je suis*.

Si Je suis, je ne peux penser que s'il y a un ego pour y penser. Qu'en est-il en l'absence de cet ego ? Qu'en est-il quand *se manifestent les images* ?

Narcisse ne peut voir le Beau que dans son propre reflet car Narcisse est sans ego. De même que son apparence physique est l'image de son modèle *qui ne meurt ni ne se manifeste*, la nymphe éprise de lui est l'écho de l'inaudible, de l'inexprimable : « *Écho parlant quand bruit on mène/ Dessus rivière ou sus étang, / qui beauté eut trop plus qu'humaine...* » En se mirant, Narcisse plonge au fond du Paradis. Narcisse s'efface en Narcisse. Écho disparaît sans écho. Narcisse se mire et se voit Ange : c'est son Moi pur, son Moi inaltérable qu'il découvre ainsi. C'est son visage d'avant sa naissance qui se révèle à lui. Son essence n'est autre que Lui-même. Son essence est sans naissance :

Aucun vivant ne prend naissance. Il ne résulte d'aucune cause. Telle est l'ultime vérité : il n'est rien qui prenne naissance.

Mandukya Upanishad 3, 48.

Dès l'origine aucune chose n'est.

Houi-neng

Dès l'origine aucune chose naît. En vérité il n'y a ni essence ni existence. Il n'y a donc ni essentialisme ni existentialisme. Qu'est-ce qui pourrait donc précéder l'autre, s'il n'y a ni l'un ni l'autre ? Il n'y a ni toi ni moi, ni autre que toi ni autre que moi. Il n'y a que le vide qui se manifeste sous une forme ou sous une autre. Tel est mon bon plaisir. Tout ce qui apparaît et disparaît, tout cela n'est

qu'apparence. Et nul ne connaît le Tout s'il ne renaît au Soi qui ne se connaît pas. Mon Visage originel est sans naissance car Je suis Non né. Je suis le Tout sans jamais être privé de Moi-même. Je suis sans moi mais non privé de Soi. Je suis sans y penser, sans personne pour y penser. Je suis sans être je. Sans être je, Je suis. Je suis et sans même le savoir je connais le Tout car *autre que Moi n'est pas*. Tel est le jeu de ce Je qui est sans ego : *Les jours s'en vont Je demeure...* Je suis le Tout et bien qu'étant partout, Je ne suis ni autre part, ni nulle part et encore moins ailleurs :

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.
Fendez du bois, je suis là ;
Levez la pierre,
Vous me trouverez là. (log. 77)*

Yves

*

Connaître le Tout, n'est-ce pas le but suprême de la vie ?
Celui qui connaît le Tout n'a plus rien à apprendre, plus rien à comprendre, plus rien à attendre.

Qu'a-t-il négligé, oublié dans son magnifique périple ?

LUI-MÊME.
EST-CE CELA, la pierre d'angle ?
LUI - MÊME, c'est quoi ?
Halte à l'intellect, l'ego qui « réussit », sa vie, l'ambition ?

Retour à l'humble, au tout petit qui possède le Royaume.
Retour à ce que possèdent toutes les créatures à leur début.
La sensibilité, le cœur, l'amour inconditionnel, la saisie totale de l'Ici et Maintenant, l'intelligence de l'Amour.

À trop développer les « qualités humaines », on s'est coupé de la divinisation.

Il faut maintenant creuser au dedans de soi.
Beau programme.
Au travail.

Marie-France

*

SAVOIR ET CONNAÎTRE (Log. 67).

Savoir et connaître ne sont pas la même chose. On peut savoir beaucoup de choses et connaître bien peu, c'est ce qui rend si ennuyeux les bancs des écoles. S'agissant de la Gnose, on est amené à mettre une majuscule au mot qui la désigne pour tenter de bien la distinguer d'une approche uniquement mentale, ce qui n'empêche pas son inévitable récupération par tous ceux qui restent prisonniers des concepts de la pensée.

Il y faut donc du vécu. Connaître et Vivre ne sont pas séparés. La pensée qui prétend remplacer le vivre opère une colossale manipulation dans laquelle le monde psychique s'agite. C'est comme se contenter du menu et ne pas manger. Il est bien dit au tout début de l'*Évangile* que ses paroles sortent de la bouche de Jésus LE VIVANT, il s'adresse à ceux qui ont soif d'une vie pressentie dont la privation est insupportable. À l'école les consultants extérieurs ayant de l'expérience sont plus écoutés et mieux entendus que les professeurs ayant tout appris... à l'école. Connaître signifie s'impliquer, il y a quelque chose comme la nécessité de consommer, de digérer, de se confronter, il doit y avoir épreuve et initiation ou au moins apprentissage, donc de la pratique. Pour prétendre connaître il faut pratiquer. Cela se comprend aisément pour le vol à voile ou l'équitation, mais ici il s'agit de connaître le Tout, et si on se contente du concept évidemment on n'y est pas. De plus en l'absence de tout support matériel, où est la pratique ? À l'intérieur, invisible donc, quotidienne cependant, passionnée assurément. Dans la bouche du Gnostique, le Tout ou l'Un désignent une manière d'appréhender l'univers qui va à l'encontre de celle qui préside à la construction de la personne. La personne se construit en distinguant ceci et cela, élaborant un monde mental nécessaire à son développement et au-delà. Le juste abord de la Gnose passe par une rupture de ce processus et une rébellion intérieure radicale contre l'autorité du savoir. Ce que j'ai appris jusqu'ici et que je sais ne vaut rien... Je suis ivre comme mes congénères et je ne peux plus le supporter, je rejette mon vin... À défaut de cette aventure intérieure je reste privé de moi-même et privé du Tout. Les mots employés par Jésus ne sont pas ceux qu'utiliseraient des penseurs, docteurs, intellectuels, ils sont autrement plus forts : Être privé de quelque chose sous-entend qu'il s'agit de quelque chose d'essentiel, voire de vital, comme de nourriture ou d'eau, à contrario celui qui connaît le Tout, s'il se possède lui-même, possède le Tout. Il y a implication, l'enjeu n'est autre que soi-même. Je suis privé de moi-même si je n'ai pas rejeté les petits poissons après avoir trouvé le gros et bon, si je n'ai pas dévoilé le commencement et continue à prendre la corde pour un serpent, si je reste au bord du puits, si je n'ai pas rejeté mon vin.

Christian, 17/11/2018

*

Si tu connais le monde et tous ses secrets mais ne te connais pas toi-même, tu ne connais rien. Même si tu as tout compris, même si tu as connu tout ce qui peut l'être, tu ne connais toujours pas. Parce que tout ce que tu peux connaître n'est pas ce que tu es. Lorsque tu sais ce que tu es, tu sais ce qu'est le Tout.

En d'autres mots, même si l'entièreté du connaissable t'était connu, tu n'aurais toujours rien connu, car tout cela n'a aucun impact sur ce que tu es. Mais au moment où tu te connais dans la non-connaissance de ce que tu es ou de ce que tu n'es pas, tu connais le Tout. C'est le paradoxe de la connaissance : tu te connais dans l'inconnaissance absolue, parce que tu es ce qui n'est pas connaissable, tu es l'insaisissable, l'incompréhensible, sans second. Et toute idée de possibilité de connaître fait naître la dualité.

Être seulement ce qui ne connaît pas de second, être l'Absolu qui n'a pas d'idée de second, être ce qu'est la connaissance absolue tout en ne connaissant rien soi-même, car la connaissance est toujours dualité. Voilà l'essence de ce que dit Jésus.

À un moment donné, Jésus dit : « *Heureux les pauvres en esprit* » (Mt V, 3). Il signifie que si vous rencontrez quelqu'un qui connaît, vous rencontrez un ignorant. L'absence de l'idée de soi est la connaissance. L'absence de connaissance ou de non-connaissance n'est pas la présence de quelqu'un qui sait ou ne sait pas. La connaissance c'est l'absence de quelqu'un qui sait, c'est-à-dire l'absence d'un ignorant. Cela implique tout, rien n'est exclu, car c'est là que se dissolvent toutes les questions sur la connaissance et la non-connaissance.

Karl Renz
Commentaires... p. 47-48

*

Le mot « **Tout** », dans ce verset, signifie la Vérité Fondamentale de l'univers, c'est-à-dire les manifestations subjectives et objectives. Par sa pratique spirituelle l'individu peut découvrir la Vérité Fondamentale : la Conscience Pure. Celle-ci est son essence même, elle demeure en tant que Témoin derrière toutes les manifestations de l'*ego*. L'individu lui-même est cette Vérité Fondamentale. S'il est privé de lui-même, c'est-à-dire s'il cesse d'être conscient de sa *nature réelle*, il tombera de nouveau dans la dualité et sera privé de la Plénitude et de la Joie inconditionnelles qui appartiennent au « Tout », le niveau le plus haut de la réalité de l'homme.

Swâmi Shraddhânda Giri
L'Évangile selon Thomas, Les Deux Océans, p. 68

*

Je connais mon identité réelle. Jésus prend soin de m'en informer dès les premiers logia de l'*Évangile selon Thomas*. D'autres Maîtres disent la même chose avec des mots différents. Je sais qui je suis. Je sais que ma réalité ultime ne se connaît pas elle-même, mais qu'elle prend conscience d'elle-même grâce au corps dont la fonction, à la fois sublime et fragile, ne peut s'exercer que si le mental a lâché prise ; ce n'est qu'à cette condition que je peux régner sur le Tout. Je sais tout cela et bien d'autres choses encore.

Mais si je ne m'assume pas dans ma réalité totale, ma vie va se traduire par un échec. Il y a une forme de savoir qui, s'il n'est pas en prise directe avec la vie, devient l'inversion de la vie et conduit à une perversion, un ratage.

Au départ, c'est une curiosité, une aptitude à conceptualiser, à discriminer, à mémoriser. Ce parcours, il ne s'agit pas de le sous-estimer, de le mépriser. Jésus lui-même m'invite à ne pas en faire l'économie (log. 81, 110).

Néanmoins, si je n'ai pas à un moment donné le souci de me situer par rapport au savoir, à l'avoir et au pouvoir, de retrouver ce que j'étais avant les conditionnements, alors tous ces textes, toute cette recherche, tous ces échanges, qui devaient me conduire à ne plus m'identifier à la personne, vont produire l'effet inverse et m'aliéner de plus en plus à ma réalité. Ainsi je me prive de moi-même, donc du Tout.

En revanche, si je m'assume dans ma totalité, alors je transcende les catégories du savoir, de l'avoir et du pouvoir : le bien n'est plus opposé au mal, la vie embrasse la naissance et la mort, la santé et la maladie etc. Cependant, comme les mots que j'emploie font partie du vocabulaire conceptuel, ils s'avèrent d'un maniement délicat lorsque je tente d'exprimer ce qui englobe les complémentaires et les contraires. Autre gêne, l'attention à la vie est au-delà des mots et les utiliser pour rendre compte de la vie est déjà en quelque sorte un abus. Aussi, pour répondre à celui qui veut réellement vivre, Jésus le renvoie au regard de l'enfant de sept jours, à ce regard encore vierge de toute empreinte mentale. Alors la transparence de celui qui abandonne avoir, savoir, pouvoir, rejoint la transparence de celui qui est sans avoir, sans savoir, sans pouvoir : « *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* ». En découvrant la transparence de Salomé, c'est en même temps sa propre transparence que Jésus contemple. La lumière se reconnaît lumière dans la transparence. Le Vivant se contemple en tant que Vivant dans le miroir. Il n'est pas (plus) privé de lui-même. Le jeu de la manifestation n'altère en rien la plénitude de la contemplation, pas plus que le nuage n'empêche le soleil de briller. Oui mais, objectera le mental, la souffrance, les cataclysmes, les guerres... ? La réponse que donne le gnostique ne peut être acceptée que par le gnostique, c'est-à-dire celui chez qui le mental a accepté de se démettre des fonctions qu'il reconnaît avoir usurpées. Ce dernier a accepté que cette « masse psychique » liée à la continuité spatio-temporelle soit brûlée. « *J'ai jeté un feu sur le monde, et voici que je le préserve jusqu'à ce qu'il embrase* ». Le gnostique a dit oui à cet embrasement.

Si le jeu de la manifestation se perpétue, c'est que le psychisme, représenté par des myriades de pseudo-entités séparées, continue son activité chimérique, construisant et détruisant tour à tour. Mais ce qui caractérise le comportement psychique, c'est qu'il prétend travailler, sous une forme plus ou moins subtile, à améliorer le sort des humains, avec ou sans la complicité d'un Dieu, alors que le gnostique, ayant réalisé sa nature originelle, avalise **toute** la manifestation. Embrassant à la fois le monde non-manifesté et le monde manifesté, comment pourrait-il laisser quelque chose à la traîne ? Toute exclusion le priverait d'une partie de lui-même. Et, en se privant d'une partie de lui-même, il se priverait du tout.

Le psychisme continue de s'affirmer tant qu'il n'a pas reconnu ses limites. C'est ainsi qu'il voile le gnostique. Ce qui revient à dire que le gnostique se voile au psychisme. Il consent, pour ne pas perturber, à s'effacer, à disparaître, désarmé, dans le cours de choses : « *Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là* ». Celui qui est la Lumière du monde, celui qui règne sur le Tout, ne peut modifier en rien le déroulement de la manifestation. Cette contradiction, le psychisme est impuissant à la surmonter. Vivre la liberté totale tout en étant prisonnier du monde lui paraît inconcevable. Le gnostique est seul à relever le

défi. La liberté s'exerce pour lui en même temps que le déterminisme ; elle s'exerce au cours de la reconnaissance grâce à la transparence du miroir : le mouvement qui est jaillissement spontané sort du repos ou inconnaissance pour y revenir après s'être reconnu. Le gnostique est parfaitement libre dans cette reconnaissance de lui-même. Mais, alors qu'il cherchait à se connaître à travers les différents règnes, il s'est rendu dépendant des images au travers desquelles il se cherchait. La manifestation témoigne de son besoin de se connaître. Cependant ce n'est que dans son achèvement et son couronnement qu'il se reconnaît lorsque la lumière a dissous les images. Aux yeux du gnostique, la manifestation témoigne à travers le psychisme de cette détresse de l'impossible devenu possible. Fallait-il l'abolir sous prétexte que rarissimes sont les conquérants de l'impossible ? Supprimer la manifestation ç'eût été supprimer la fine fleur de son aboutissement : cette pauvreté devenue révélatrice de la grande richesse.

Tout en se dévoilant à lui-même, le gnostique est caché aux hommes. S'il n'était pas voilé, le monde psychique brûlerait (log. 13) et le jeu de la manifestation cesserait. Ce jeu, Ibn Arabi le résume en une formule frappante :

*N'eût été Lui, n'eût été nous,
Ce qui est ne serait pas.*

Ceci veut dire que sans le gnostique, il n'y aurait pas de psychique et que sans le psychique le gnostique ne se serait pas manifesté. Le gnostique a besoin des créatures pour le déploiement du jeu cosmique et en cela il y est assujéti. En revanche, pour se reconnaître, pour se manifester à lui-même, il lui faut et il lui suffit d'un creuset où la personne ait consenti à s'immoler au feu qui est préservé et maintenu en vue de cet embrasement.

Pour simplifier à l'extrême, disons que le gnostique en cherchant à se connaître a vécu les limitations propres aux images mais qu'en se reconnaissant dans son essence amoureuse il s'est découvert libre. L'aboutissement de cette recherche permet de mesurer tout ce qui a été « mis sur orbite » à cette fin. C'est le prix de la conquête de la liberté dans la contemplation. Le choix du miroir au sein de la manifestation toujours fait et toujours à faire présuppose la pérennité de maya. Tout en sachant qu'elle n'ajoute ni n'enlève rien à sa propre essence, le gnostique l'assume pleinement. Dévoilé, il est pleinement lui-même ; occulté, il l'est également. Les limitations auxquelles il consent n'entravent pas sa liberté.

Émile

*

RECHERCHES

PAUL ET LE GNOTICISME

(suite)

*l'homme qui croit à une apparition
reste dans l'incertitude*¹

Ce voyage extatique fait l'objet de diverses descriptions dans les écrits pseudépigraphes de l'Ancien Testament. Ainsi dans le Testament de Lévi : « Écoute donc ce qui concerne les sept ciels. Le plus bas est le plus sombre, puisqu'il voit toutes les injustices des hommes. Le second contient le feu, la neige, la glace préparée pour le jour du Jugement dans l'équitable justice divine... Dans le troisième ciel se trouvent les troupes des camps constitués pour tirer vengeance, au jour du Jugement, des esprits d'égarement... Ceux qui se trouvent dans le quatrième ciel... ce sont les saints ... Dans le ciel suivant, se tiennent les anges de la Face du Seigneur qui intercèdent... pour tous les péchés d'ignorance des justes. Dans le ciel qui est au-dessus se tiennent les anges qui portent les réponses aux anges de la Face du Seigneur. Dans le ciel suivant, se tiennent les Trônes et les Puissances. Là des hymnes sont sans cesse offerts à Dieu... Car dans celui qui est au-dessus de tous réside la Grande Gloire (Dieu), dans le Saint des Saints... »². Chaque étape de ce voyage de l'âme suppose une purification de celle-ci. De même qu'il y a sept esprits d'égarement, il existe sept degrés de perfection : « Quand je suis monté dans le premier palais, j'étais pieux (hassid), dans le second palais j'étais pur (tahor), dans le troisième, juste (yashar), dans le quatrième j'étais en union avec Dieu (tamin), dans le cinquième je montrais de la sainteté devant Dieu ; dans le sixième j'ai prié le saint Nom de Dieu (kadosh) devant Lui qui a

¹ *Homélie clémentines* XVII, XIV, Lagrasse, Verdier, 1991, p. 326.

² La Bible, *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 838-839.

parlé et créé afin que les anges gardiens ne puissent me faire du mal ; dans le septième palais, je me tiens droit de toutes mes forces, tremblant de tous mes membres, et je dis la prière suivante : ... Gloire à Toi, qui m'as exalté, gloire à Toi au plus haut des demeures de grandeur »³.

Être ravi jusqu'au troisième ciel, ou *Pardes*, signifie alors simplement avoir atteint le troisième degré d'initiation. Le troisième ciel est celui de la dualité bien-mal. C'est là que se trouvent à la fois le paradis réservé aux justes et l'enfer préparé de toute éternité pour les impies⁴. Lieu du serpent de l'Hadès et de l'Arbre qui causa la perte d'Adam, c'est de là que le soleil prend son envol à l'aube : « C'est dans le troisième ciel que le soleil circule et qu'il dispense sa lumière à l'univers⁵ ». Selon la vision de Baruch, c'est également en ce ciel que se trouve le Phénix, placé là par Dieu en tant que « gardien de la terre ». En déployant ses ailes autour du soleil, il reçoit les rayons de l'astre et préserve le monde de la destruction : « Car, si ses ailes ... ne voilaient pas les rayons du soleil, aucune créature ne survivrait »⁶.

L'Apocalypse de Moïse, connue également sous le nom de *Vie d'Adam et Ève*, décrit le paradis du troisième ciel comme celui où l'archange Michel dépose le corps d'Adam après sa mort dans l'attente de la résurrection des morts : « Le Père de l'Univers, assis sur son trône, tendit la main, enleva Adam et le remit à l'archange Michel en disant : "Enlève-le jusqu'au paradis au troisième ciel et laisse-le là jusqu'au jour, grand et terrible, où je ferai les comptes du monde"... Dieu prescrivit, après l'embaumement d'Adam et d'Abel, de les enlever jusqu'aux régions du paradis, au lieu où il avait trouvé de la poussière et façonné Adam... Dieu lui dit : "Je te l'ai dit : tu es terre et à la terre tu reviendras. En revanche, je te promets la résurrection : je te ressusciterai à la résurrection avec toute l'espèce humaine, ta descendance" »⁷. S'il en est ainsi, cela permet de mieux saisir l'importance accordée par Paul au dogme central de sa prédication : « S'il n'y a pas de résurrection, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, vaine est votre foi »⁸.

Un rabbin du I^{er} siècle et donc contemporain de Paul, Jochanan ben Zakkai, disciple de Rabbi Hillel et membre du Sanhédrin, évoque auprès de deux de ses homologues son ascension au troisième ciel : « Dans mon rêve, nous nous tenions vous et moi sur le Mont Sinaï, et le son d'une voix, descendant des cieux jusqu'à nous, disait : "Montez donc ! Montez donc ! De grands divans vous attendent en vue des festins, de beaux jetés de lit sont déployés pour toi, tes disciples et leurs

³ Rabbi Akiba cité par Gershom Sholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Payot, 1983, p. 92.

⁴ II Hénoch VIII in *Écrits intertestamentaires*, La Pléiade/Gallimard, 1988, p. 1177-1178.

⁵ III Baruch VII, 2, id. p. 1157.

⁶ III Baruch VIII, 7, id. p. 1158.

⁷ *Vie grecque d'Adam et Ève*, id. p. 1793 ; 1794.

⁸ I Co XV, 13-14.

disciples, qui êtes dignes d'accéder au troisième degré de béatitude" »⁹. De tels mystères, précise la Mishna, ont pour vocation de rester secrets : « Il ne faut pas expliquer... la Science de la Création (*Maassé Béréshith*) en présence de deux personnes, ni la Science du Char (*Maassé Mercaba*) en présence d'une seule ; si quelqu'un le fait tout de même, ce doit être un sage, déjà très savant lui-même ¹⁰ ».

Valentin assure avoir reçu l'initiation secrète de Paul d'abord par l'intermédiaire de son maître Theudas, disciple de ce dernier, puis par vision directe de la Gnose : « Il vit un nouveau-né, et quand il demanda qui ce pouvait être, l'enfant répondit : "Je suis le Logos" »¹¹. Suivant la conception grecque de l'extase, l'esprit de l'initié se sépare du corps, s'élève à travers l'air et l'éther pour contempler le monde suprasensible. Une fois de retour sur terre, il relate les mystères dont il a eu la révélation. Or l'extase suppose la persistance d'un moi face à un dieu qui lui reste extérieur. Prétendre avoir vu Dieu c'est poser l'existence d'un autre que Lui, c'est rester dans la séparation : « Pour l'instant dans un miroir obscur, mais plus tard face à face »¹². À propos de la parole de Paul : « J'ai vu des choses », Jung écrit : « Même en état d'extase, un "Moi" a donc vu quelque chose selon ce qu'affirme Paul. Si son ego avait été entièrement dissous et détruit, il n'aurait jamais pu dire : "J'ai vu" – il aurait peut-être dit : "Dieu a vu" ; mais il n'aurait probablement pas alors été en mesure de même nous raconter que quelque chose avait été vu. La continuité de l'ego percepteur... se maintient toujours, aussi profonde que soit l'extase... »¹³.

Dans tous les cas, une telle vision extatique d'un paradis ou d'un être divin diffère sensiblement de la transmission d'esprit à esprit, de l'Un en l'Un reçue directement et silencieusement par les disciples les plus proches de Jésus, que l'on peut qualifier d'entase (entrée en Soi) pour la différencier de l'extase (sortie de soi). Alors que l'extase est passagère, l'entase est reconnaissance de son être essentiel, son Soi divin :

*Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles...
Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient.*¹⁴

⁹ *Talmud*, Chagiga, fol. 12B et 14b., cité par H. Schonfield, *Jésus, Messie ou Dieu ?*, Pygmalion, 1991, p. 266.

¹⁰ *Mishna*, Chagiga, II., cité par H. Schonfield, *Jésus, Messie ou Dieu ?*, Pygmalion, 1991, p. 267.

¹¹ Cité par Hippolyte, *Réfutation des hérésies*, 6.42 in E. Pagels, *Les évangiles secrets*, Gallimard, 1982, p. 60.

¹² I Co XIII, 12.

¹³ C.G. Jung, *Le divin dans l'homme...*, Paris, A. Michel, 1999, p. 67.

¹⁴ Th 13.

*Qui es-tu, homme ?
Est-ce en tant qu'issu de l'Un
que tu es monté sur mon lit
et que tu as mangé à ma table ?¹⁵*

*Bienheureuse, toi qui ne te troubles pas à ma vue
car, là où est l'intelligence du cœur,
là est le trésor.¹⁶*

Quoi qu'il en soit, Paul dit avoir eu accès par son extase à des « mystères cachés » et à une « mystérieuse sagesse de Dieu », donc à une tradition secrète réservée aux parfaits. Dans l'*Ancien Testament*, la Sagesse est présente dès l'origine aux côtés de Dieu, comme son double, sa moitié, voire sa parèdre : « Je l'ai aimée et l'ai recherchée dès ma jeunesse ; j'ai cherché à la prendre pour épouse... Elle est, en effet, une initiée de la science de Dieu »¹⁷. De là à assimiler cette « sagesse de Dieu » à la Sophia des gnostiques, il n'y a qu'un pas d'autant plus facile à franchir que, pour étayer son magistère, Paul s'appuie sans le dire sur l'autorité du logion 17 de l'*Évangile selon Thomas* :

*Nous parlons... de sagesse parmi les parfaits,...
nous parlons d'une mystérieuse sagesse de Dieu, celle qui a été cachée et
qu'avant les siècles Dieu a prédestinée à notre gloire...*

*Mais, comme il est écrit : Ce que l'œil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas
entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé
pour ceux qui l'aiment.¹⁸*

*Jésus a dit :
Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,
et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.¹⁹*

Jésus nous demande de changer de mentalité, de retourner notre regard pour accéder à la Gnose éternelle et non personnifiée. Clément d'Alexandrie cite un logion attribué à Jésus qui recoupe les paroles de l'*Évangile selon Thomas* :

*Regardez les choses qui sont devant vous,
en en faisant la première marche vers plus de connaissance.²⁰*

¹⁵ Th 61.

¹⁶ *Évangile selon Marie* 10.

¹⁷ Sagesse VIII, 2-4.

¹⁸ I Co II, 6-9.

¹⁹ Th 17.

²⁰ Stromates II. 9. 45.

*Connais Celui qui est devant ton visage,
et ce qui t'est caché te sera dévoilé :
car il n'y a rien de caché qui ne se manifesterait.* ²¹

Si l'on suit Paul, « ce mystère caché depuis les âges » est celui de la personne du Christ en nous : « Dieu a voulu leur faire connaître quelle est la glorieuse richesse de ce mystère, parmi les nations, c'est-à-dire le Christ en vous, l'espérance de la gloire... »²². Le Christ n'est pas une nouvelle loi extérieure, mais esprit vivant en celui qui le reçoit : « Si je vis ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi »²³. En sorte que connaissance de soi et connaissance de Dieu semblent aller de pair : « Si quelqu'un pense connaître quelque chose, il ne connaît pas encore comme il faut connaître ; mais celui qui aime Dieu, celui-là est connu de lui... » ; « À présent, partielle est ma science, mais je connaîtrai alors comme je suis connu » ; « Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'esprit de son fils, qui crie Abba ! Père... maintenant que vous avez connu Dieu ou plutôt que vous avez été connus de lui, comment retourneriez-vous encore à ces faibles et pauvres éléments auxquels vous voulez recommencer de vous asservir ? »²⁴. Là encore Paul se réfère sans le dire – on pourrait presque parler de décalque – aux paroles sobres et directes de Jésus dans l'*Évangile selon Thomas* :

*Quand vous vous serez connus,
alors vous serez connus
et vous saurez que c'est vous
les fils du Père le vivant.
Mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître,
alors vous êtes dans la pauvreté,
et c'est vous la pauvreté.*²⁵

Sur la circoncision également, Paul semble suivre ce qu'il sait de l'enseignement de Jésus :

*La circoncision, c'est nous qui servons Dieu en esprit et nous vantons du Christ Jésus sans nous assurer dans la chair.*²⁶

*Si elle était utile,
leur père les engendrerait circoncis de leur mère.*

²¹ Th 5.

²² Col I, 27.

²³ Ga II, 20.

²⁴ I Co VIII, 2-3 ; XIII, 12 ; Ga IV, 6-9.

²⁵ Th 3.

²⁶ Ph III, 3.

*Mais la circoncision véritable, en esprit,
a trouvé un profit total.* ²⁷

Si le Christ est Vie en chacun et non pas loi extérieure, dès lors, la loi mosaïque est abrogée : « ...il est supérieur de connaître le Christ Jésus » ; « L'homme n'est pas justifié par les œuvres de la Loi mais par la foi au Christ Jésus » ; « En parlant d'une alliance nouvelle, il vieillit la première. Or ce qui est vieilli et vétuste est près de disparaître »²⁸ . Par le Christ nous sommes libérés de la malédiction de la Loi : « Le Christ nous a racheté de la malédiction de la Loi » ; « Mais à présent, morts à ce qui nous séquestre, nous avons été dégagés de la Loi »²⁹ . Paul met en avant une loi purement spirituelle : « Dieu... nous a donné d'être au service d'une nouvelle alliance, non pas littérale mais spirituelle, car la lettre tue et l'esprit vivifie »³⁰.

Paul adhère à la division tripartite de l'homme entre le corps, l'âme et l'esprit : « Que votre être tout entier, l'esprit, l'âme et le corps, soit gardé irréprochable jusqu'à l'avènement de notre seigneur Jésus Christ »³¹. Les écrits gnostiques, notamment valentiniens, donnent une amplification maximale à cette distinction. Ils décrivent trois types d'êtres humains en fonction de leur attirance pour la Connaissance : les « hyliques » (du grec hylé : matière) ; les « psychiques » (du grec *psyché* ou *psuché*, souffle de vie) et les « pneumatiques » (du grec *pneuma* : l'Esprit, le souffle divin).

Au bas de l'échelle, l'hylique est prisonnier du monde matériel. Plongé dans l'occultation, il est déjà mort en cette existence même. Adeptes des religions établies, le psychique peut atteindre un certain degré de perfection morale. Il prie un Dieu extérieur et séparé, un Dieu qu'il peut concevoir mentalement. Il aspire au salut de son âme dans un paradis spatio-temporel à venir. Il est dans l'attente de la fin du monde et ne peut accéder à la Gnose intemporelle. Le gnostique se demande : « Qui suis-je ? ». Son monde est celui de l'Esprit. Apprenant à se connaître Soi-même il accède à la connaissance du Tout. Pour le gnostique, c'est Jésus qui le délivre des liens du mental pour le ramener à sa demeure originelle, au Plérôme.

François Gohard
Yves Moatty
(à suivre)

*

²⁷ Th 53.

²⁸ Ph III, 8 ; Ga II, 16 ; Hé VIII, 13.

²⁹ Ga III, 13 ; Rm VII, 6.

³⁰ II Co III, 6.

³¹ I Th V, 23.

JUNG ET LE GNOTICISME

(suite)



*Nunquam unum facies
nisi prius ex te ipso fiat unum*

*Tu ne feras jamais l'Un
si l'Un ne se fait d'abord en toi*

Gerard Dorn
*Philosophia meditativa*³²

S'exprimant d'un point de vue expérimental, Jung emploie le terme de Dieu non pour affirmer de façon dogmatique l'existence d'un Être supérieur mais pour désigner une image archétypale. Cette image - que l'homme appelle Dieu depuis la nuit des temps - est la conception que nous nous faisons d'un archétype : « ...cette formulation inclut l'histoire et produit ainsi une image qui remonte jusqu'au quatrième millénaire préchrétien (Osiris) et nous communique une riche phénoménologie de ce que j'appelle du point de vue psychologique *le Soi* »³³. Cette image archétypale est ce dont nous pouvons faire l'expérience. L'archétype, lui, est inconcevable. Nous ne pouvons rien en dire sinon qu'il est inscrit dans cette part de notre âme préexistante à notre conscience : « En premier lieu se pose la question de l'existence d'une *image archétypique de Dieu*, car une telle image joue un rôle d'importance capitale dans la détermination de l'agir humain. Or il y a, de fait, un archétype dont on peut constater empiriquement l'existence et qui est identifié, dans l'histoire du symbolisme aussi bien que dans la description de cas psychologiques individuels, comme "image de Dieu" : une image de totalité que j'ai qualifiée de *symbole du Soi* »³⁴.

Ce que Jung désigne par Soi, c'est l'archétype de la totalité humaine qui englobe aussi bien le conscient que l'inconscient : « Le symbole... dépasse l'homme, c'est pourquoi on lui donne le nom de "Dieu", parce qu'il exprime une réalité spirituelle (ou un facteur) plus forte que le *Moi*. (Je l'appelle le *Soi*) »³⁵. Le Soi auquel le moi est subordonné est le seul

³² Cité par Jung in *Psychologie et Alchimie*, 1952.

³³ Lettre du 08/01/1956 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 174.

³⁴ C. G. Jung, *La Vie symbolique*, cf M. Cazenave, *Le divin dans l'homme*, id. p. 14.

³⁵ Lettre du 10/01/1929 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 152.

but de la vie : « Le Soi est certes mon origine, mais il est aussi le but de ma quête »³⁶. Il n'est donc nullement question de sainteté ni de perfection mais d'un Tout qu'il nous faut retrouver pour accéder à notre état d'être complet : « ...l'homme ne peut accéder à sa totalité que dans Dieu, c'est-à-dire dans la complétude de son Soi, qu'il n'atteint qu'en se soumettant à la volonté divine... L'état humain de totalité est pour moi une "complétude" et non une "perfection", mot que j'évite, de même que le mot "sainteté" »³⁷.

Se plaçant sur le strict plan de l'analyse, Jung affirme la réalité d'un phénomène qu'il a lui-même observé. Il emploie le terme Soi en tant que concept lui permettant de nommer une réalité inconnue telle qu'elle se manifeste dans le psychisme humain depuis l'inconscient collectif et est perçue dans la conscience : « J'ai un jour qualifié l'archétype d'*empreinte*, ce qui suppose qu'il y ait *quelque chose qui empreigne* »³⁸. Qui est saisi par le Soi saisit l'unité de toutes choses : « Par suite de la prédominance de l'archétype, la personnalité humaine qui est "saisie" par lui se trouve en contact direct avec le *mundus archetypus*, et sa vie... représente une péripécie du déroulement de l'histoire du monde ou de la "révolution éternelle" des images divines »³⁹. Nul ne peut désigner cela tant qu'il n'y a pas eu accès en soi, tant qu'il n'est pas parvenu au-delà de l'image... à supposer que cela soit possible...

Jung préfère suspendre son jugement sur le plan métaphysique pour s'en tenir à des constatations psychologiques : « ...je m'occupe seulement de psychologie et pas de théologie. Donc lorsque je parle du concept de Dieu, je ne me réfère qu'à la psychologie de celui-ci et non à son hypostase »⁴⁰. Dieu n'étant qu'une représentation que se fait l'âme de quelque chose d'inconnu, Jung se garde de rien affirmer sur le plan métaphysique : « Je ne me suis jamais permis d'affirmer quoi que ce soit sur l'essence divine car ce serait franchir les limites scientifiques... Comprendre commence dans l'âme de chaque individu, et c'est là une affaire de psychologie »⁴¹ ; « Je me considère comme tenu de respecter les règles de la science expérimentale. En conséquence, on ne trouvera pas dans mes travaux d'assertions métaphysiques, ni - *nota bene* – la négation d'assertions métaphysiques »⁴².

³⁶ Lettre du 22/11/1954 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 198.

³⁷ Lettre du 28/03/1955 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 199-200.

³⁸ Lettre du 22/09/1944 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 75.

³⁹ Lettre du 30/08/1951 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 162.

⁴⁰ Lettre du 01/06/1933 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 56.

⁴¹ Lettre du 05/10/1945 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 78-

⁴² Lettre du 14/05/1950 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 93.

Les grands mystiques ont-ils eu accès à cet au-delà intérieur et mystérieux ? Ont-ils su s'extraire du Dieu extérieur pour trouver en eux l'unité que Dieu cherche en l'homme ? « C'est cela sans doute que signifie la vision de Siméon le Théologien, qui chercha vainement Dieu partout, dans le monde entier, jusqu'au moment où Dieu se leva dans son cœur comme un petit soleil »⁴³.

Dieu est inconcevable. L'homme ne peut se le représenter que sous la forme d'une image psychique : « C'est pourquoi Maître Eckhart a tout à fait raison de dire que "Dieu est un pur néant" »⁴⁴. On comprend que Jung se soit ainsi penché sur l'œuvre du plus grand métaphysicien d'occident et sa vision de l'incarnation : « Maître Eckhart dit que "Dieu n'est pas heureux dans sa divinité. Il lui faut naître en l'homme" »⁴⁵. Eckhart est un précurseur dans la découverte du Soi : « En Europe... Maître Eckhart est un des premiers à faire jouer au Soi un rôle important. Quelques-uns des grands alchimistes allemands ont repris cette idée auprès de lui et l'ont transmise à Jakob Böhme, à Angelus Silesius et à d'autres esprits apparentés »⁴⁶. Jung adhère à la distinction que fait Eckhart entre Dieu et la Dèité. La Dèité ne peut être désignée que négativement : ni ceci, ni cela. Jung n'hésite pas à citer les discours les plus audacieux du maître rhénan : « Dans la percée, comme je veux me tenir vide dans la volonté de Dieu, et vide aussi de cette volonté de Dieu, et de toutes ses œuvres, et de Dieu lui-même – là je suis plus que toutes les créatures, là je ne suis ni Dieu, ni créature, je suis ce que j'étais et ce que je resterai maintenant et à jamais ! »⁴⁷

Fulgurantes révélations que Jung retrouve à l'identique dans les paradoxes poétiques d'Angelus Silesius : « Dieu est un Rien pur, nul maintenant, nul ici *ne le touche ; plus tu cherches à le saisir et plus Il t'échappe* ». Ce fond de l'âme (*grund* ou *ungrund*), échappe à l'âme et peut-être même à Dieu lui-même : « Je sais que Dieu sans moi ne peut vivre un moment »⁴⁸. Le Soi est un Tout dont Jésus est l'alpha et l'oméga :

***Le premier et le dernier des humains, c'est Jésus.
Car tous, issus de lui, sont en lui contenus***⁴⁹.

⁴³ Lettre du 16/11/1951 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 35.

⁴⁴ Lettre du 14/05/1950 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 92.

⁴⁵ Lettre du 03/05/1958 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 133.

⁴⁶ Lettre du 18/06/1958 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 216.

⁴⁷ Maître Eckhart, *De la pauvreté en esprit... Sermons*, Paris, Seuil, 1974, cité par Jung, *Types psychologiques*, cf M. Cazenave, id, p. 16.

⁴⁸ Angelus Silesius, *L'Errant chérubinique*, Paris, Arfuyen, 1993, cité par Jung, *Types psychologiques*, cf M. Cazenave, id, p. 16.

⁴⁹ Angelus Silesius, V, 155, cité par Jung in *Le divin dans l'homme*, p. 189.

Si l'analyse jungienne s'arrête au seuil de la métaphysique, l'intuition permet-elle de saisir ce que le savoir ne peut connaître ? Connaître et non croire, tel pourrait être le leitmotiv, la ligne directrice de Jung. À la question : « Croyez-vous aujourd'hui en Dieu ? », Jung peut répondre spontanément et honnêtement : « Je sais. Je n'ai pas besoin de croire. Je sais »⁵⁰. Faisant allusion à l'expérience décisive de sa vie, Jung évoque l'antique et intemporelle voie initiatique pour illustrer sa propre exploration de l'inconscient. Étroite est la porte qui ouvre sur la voie : « ...cette porte, une porte latérale toute banale, ouvre sur un étroit sentier, d'abord anodin et facile à embrasser du regard - étroit et à peine marqué parce que bien peu seulement l'ont suivi – mais qui mène au secret de la métamorphose et du renouveau »⁵¹. Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus, car bien peu osent franchir cette porte et s'engager sur la voie, nous dit Jésus :

*Étroite est la porte et resserré le chemin
qui conduit à la vie,
et il y en a peu qui la trouvent !*⁵²

***Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage.***⁵³

Nous voyons bien là toute la distance séparant la simple *foi* qui résulte d'une adhésion aveugle à une croyance imposée, à un dogme institué par une église ou un prophète, de la *certitude* qui, elle, résulte d'une expérience intérieure du numineux. Cette dernière, si l'aventure est concluante, peut aboutir à une renaissance intime en Dieu, à une connaissance en soi du Soi éternel. Jung était bien placé pour dénoncer tous les extrémismes de son temps, dans lesquels il voit une résurgence du fanatisme religieux : « Nous ne savons pas si Hitler est sur le point de fonder un nouvel islam. Il est d'ores et déjà sur la voie ; il ressemble à Mahomet. L'émotion en Allemagne est islamique, guerrière et islamique. Ils sont tous ivres d'un dieu farouche »⁵⁴. Entre la croyance extérieure et la connaissance intérieure, le fossé est immense, pour ne pas dire infranchissable : « Quand on parle de *foi*, c'est qu'on a perdu le *savoir* »⁵⁵.

⁵⁰ C. G. Jung parle. *Rencontres et interviews*, Paris, Buchet/Chastel, 1985, cf M. Cazenave, id, p. 17.

⁵¹ Lettre du 30/01/1934 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 24.

⁵² Mt VII, 14.

⁵³ Th 75.

⁵⁴ *La vie symbolique* (1939). Albin Michel, 1989, p. 151.

⁵⁵ Lettre du 13/02/1951 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 34.

Par-delà la foi de ses ancêtres, Jung s'est lancé dans l'aventure de la quête du Graal, du Soi. Par-delà la compréhension intellectuelle des concepts psychologiques, est-il parvenu à la réalisation effective du Soi ? A-t-il vu ? A-t-il cru voir ? Est-il resté sur le plan strict de la psychologie ? A-t-il franchi - même s'il s'en défend - le seuil de la métaphysique ? Telle est l'optique de la présente étude, centrée sur la gnose et le gnosticisme qui ont passionné Jung, malgré le peu d'éléments à sa disposition à l'époque.

L'intérêt de Jung pour le gnosticisme est né de ses recherches sur la mythologie et les religions à mystères dans les années 1910. Les mythes, rejetés comme des fables, recèlent en fait des trésors d'imagination que la psychologie se doit d'interpréter : « C'est ici que s'offre à nous tout le trésor de l'histoire comparée des religions et de l'étude comparée des mythologies. C'est en particulier des fragments des écrits gnostiques, de la tradition gnostique et de la "philosophie" alchimique que nous recueillons le plus d'enseignements »⁵⁶. Bien que n'ayant eu accès qu'aux rares textes gnostiques disponibles de son temps, Jung a tout de suite fait un parallèle entre ses propres expériences intérieures et la quête des gnostiques qui veulent connaître au lieu de croire aveuglément. Ainsi s'explique la curiosité qui le pousse à chercher toujours plus en profondeur : « On est las de la spécialisation scientifique et de l'intellectualisme rationaliste. On veut entendre parler d'une vérité qui ne rétrécit pas mais élargit, qui n'obscurcit pas mais éclaire, qui ne glisse pas sur l'être comme de l'eau, mais le saisit et le pénètre jusqu'aux moelles »⁵⁷.

Et c'est de l'Orient que vient la lumière. *Ex oriente lux* : « Jésus, Manès, Bouddha, Lao-Tseu sont pour moi les quatre piliers du temple spirituel. Je ne pourrai donner la préférence à aucun d'entre eux »⁵⁸. Voyant dans le Christ le Soi de l'homme, Jung retrouve la manifestation de cet archétype éternel dans toutes les grandes traditions religieuses : « ... le Soi est une personne vivante et a toujours existé. C'est là une conception que partagent la philosophie hindoue (qui remplit la même fonction que la théologie dans le christianisme), le bouddhisme, le taoïsme, une certaine branche mystique de l'islam et le christianisme »⁵⁹. Bien peu sont aptes à recevoir cette sagesse qui n'a rien d'un savoir intellectuel et suppose un éveil intérieur : « En aucun cas, la sagesse ne peut être enseignée par la parole. L'enseignement ne peut être reçu que

⁵⁶ Lettre du 14/12/1955 in *Le divin dans l'homme...*, id. p. 172.

⁵⁷ C. G. Jung, *Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or*, trad. E. Perrot, Paris, A. Michel, 1979, p. 116, cité par F. Bonardel, id., p. 127.

⁵⁸ Lettre du 30/04/1929 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 22.

⁵⁹ Lettre du 23/09/1952 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 350.

dans le contact personnel ou à travers une expérience faite sans médiation »⁶⁰.

***Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas
que je dise à qui tu ressembles.***

Th 13

Pour Jung, le besoin de gnose est inscrit au cœur même de l'homme. Les visions des gnostiques font écho aux archétypes issus de l'*Inconscient collectif*, cette mer où le myste court les mêmes dangers qu'Ulysse dans l'Odyssée. Jung fait ainsi allusion dans *Aïon* à cette antique tradition « d'une héroïque croisière nocturne et d'une victoire sur la mort »⁶¹. L'inconscient est le médium par l'intermédiaire duquel les archétypes peuvent se manifester comme autant de messages que seul l'initié, le gnostique est à même de décrypter. Et cette aventure n'est autre que celle qui mène chacun de soi-même à Soi-même en posant les questions essentielles dont seule l'épreuve de cette vie peut nous donner la clef : « ***Qui étions-nous ? Que sommes-nous devenus ? - Où étions-nous ? Où avons-nous été jetés ? - Vers quel but nous hâtons-nous ? D'où sommes-nous rachetés ? - Qu'est-ce que la génération ? Et la régénération ?*** »⁶²

Si le gnostique vit dans le monde, il n'est pas du monde et n'attend rien du monde. Étranger dans la nuit, tel est le gnostique... : « La vie spirituelle de l'homme débute dans l'ignorance et le désespoir... Pourquoi ? Parce que l'homme est dans ce monde mais ne lui appartient pas. Telle est l'expérience fondamentale du gnostique, qui sait qu'il est un étranger en ce monde et que le monde lui est étranger ; qui ne peut se satisfaire d'un monde immanent, parce qu'il sent au tréfond de son être une aspiration à l'éternité »⁶³. En quête de son être, le gnostique sent intuitivement que seule la gnose peut le délivrer de la prison du monde et lui révéler le trésor du Soi : « Le gnostique est un gnostique parce qu'il sait, par révélation, quel est son être véritable... L'attitude spécifiquement gnostique est donc une "subjectivité passionnée", pour qui le monde n'est rien au prix de la découverte de soi-même... Connaître, pour eux, est essentiellement se connaître, reconnaître l'élément divin qui constitue le véritable Soi »⁶⁴.

⁶⁰ Lettre du 26/06/1950 in *Le divin dans l'homme...* id. p. 253.

⁶¹ F. Bonardel, id., p. 193.

⁶² Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote*, Paris, Cerf, 1970, p. 203.

⁶³ G. Quispel, *Gnostic man : the Doctrine of Basilides*, *Gnostic Studies*, I, p. 126.

⁶⁴ R. M. Grant, *La Gnose et les origines chrétiennes*, p. 19.

Jung considère les gnostiques – qui s’interrogent sur leur propre racine - comme les premiers psychologues : « Or, ils devront être à l’écoute de leur racine, chacun étant attentif à ces choses en lesquelles on peut découvrir sa racine et ne pas blesser son âme »⁶⁵. Si la gnose tire sa source du fin fond de l’inconscient collectif, son origine est donc psychologique et non historique : « un grand nombre de gnostiques n’étaient ni plus ni moins que des psychologues... La gnose est indubitablement une science psychologique dont les contenus sont issus de l’inconscient »⁶⁶. Par-delà leur folie apparente, c’est la folie du monde qui est en jeu alors que les gnostiques se définissent parfois eux-mêmes comme des thérapeutes de l’âme : « Je sais que les médecins de ce monde, ce sont les choses qui appartiennent au monde qu’ils guérissent. Les médecins de l’âme, eux, c’est le cœur qu’ils guérissent »⁶⁷.

Seule cette expérience est susceptible d’apporter un remède définitif aux plaies de l’âme des modernes : « Seul ce qui conduit le patient au-delà de lui-même et de son emprisonnement dans le moi apporte la guérison », ajoute Jung. Les gnostiques sont donc des pionniers de la science psychologique et c’est pourquoi ils ont été persécutés par l’Église. Ils ne seront pas les seuls au cours des siècles :

« On pourrait dire que le gnosticisme fut la première tentative systématique de formulation de faits psychologiques élémentaires... Il est très dommage que la plus grande partie n'ait pas été préservée. L'Église a détruit ce savoir autant qu'elle l'a pu, de sorte que nous possédons seulement des fragments des systèmes les plus importants. Il est également étrange que tant de textes préservés soient tout bonnement idiots ; les histoires de Marie et Jésus sont puériles, tandis que les fragments gnostiques sont adultes et dénotent un haut degré d'intelligence »⁶⁸.

Yves
(à suivre)

*

⁶⁵ *Évangile de vérité*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 81.

⁶⁶ F. Bonardel, id., p. 39 ; 241.

⁶⁷ *Actes de Pierre...*, in *Écrits gnostiques*, La Pléiade/Gallimard, p. 834.

⁶⁸ F. Bonardel, id., p. 80.

IMPORTANTE DÉCOUVERTE ?



23 juin 2008

« Un tremblement de terre », voilà comment « le Quotidien du Peuple » qualifiait l'authentification de bas-reliefs chrétiens en Chine, l'année des J.O. de Pékin ! Pourtant, cette découverte bouleversante est restée dans le silence...

Quiconque s'intéresse à l'historique de la présence chrétienne en Chine peut généralement citer trois grandes étapes. La première a été révélée par une stèle du VIII^{ème} siècle, retrouvée près de l'ancienne capitale des empereurs Tang ; elle fait état (en caractères chinois et en quelques lignes syriaques) d'une « religion radieuse » ... La seconde, sous la domination mongole des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, est attestée en latin par les écrits de franciscains de l'époque. Enfin, l'arrivée des missionnaires jésuites et notamment de Matteo Ricci, à partir de 1582, reste la plus connue. Il existait bien, dans les traditions orientales, des récits anciens concernant l'apôtre Thomas après son départ de Jérusalem mais, depuis plus d'un siècle, tout cela a été considéré comme légendaire.

Des moines bouddhistes qui... n'en sont pas

Le débat est relancé depuis peu par l'authentification, sur la paroi rocheuse de Kong Wang Shan, au sud-est de Beijing (Pékin), de sculptures chrétiennes, datées de la fin des années 60 de notre ère par les archéologues chinois ! Ils y ont en effet reconnu l'illustration d'un épisode notoire : le songe de l'empereur Ming-di, relaté dans la « Chronique des Hans postérieurs ». Cette immense fresque de plus de cent personnages surplombe la route qui reliait un port du 1^{er} siècle après J.-C. aux capitales successives des empereurs Han (l'actuelle Xi'an). L'analyse de l'ensemble de la falaise, comparée notamment avec la littérature de cette époque, a permis d'identifier la plupart des figures, sauf trois. Car ces dernières se font remarquer par leur origine visiblement étrangère à la culture locale (attitude du corps, vêtements, etc.) et les scientifiques les identifient d'abord aux tout-premiers moines bouddhistes venus apporter leur religion.

Il aura fallu l'expertise d'un Européen, le chercheur français Pierre Perrier, pour parvenir à des conclusions bien différentes. « *Devant me rendre en Chine*

pour un congrès », nous explique-t-il, « j'ai pris rendez-vous avec le Département des religions populaires de l'université de Nankin, dont j'avais lu les premiers résultats d'études de ce bas-relief ». Mais les photos de la fresque qu'il découvre ce jour-là le font sursauter ! En effet, le premier « moine bouddhiste » porte une grande croix à la hauteur de sa poitrine. « Près de lui », reprend Pierre Perrier, « un 2^{ème} personnage, figuré plus petit, présentait sa main droite, paume ouverte, dans un geste d'attestation de la vérité, et tenait, dans sa main gauche, un rouleau développé ! Il s'agissait clairement d'un prêtre chrétien accompagné de son acolyte, qui attestait de la main droite sa foi en la parole écrite sur le rouleau, déroulé selon l'iconographie de l'Église des origines... » Mais la plupart des symboles chrétiens étant méconnus des archéologues chinois, aucun d'entre eux ne pouvait faire ce rapprochement. « De plus », poursuit le scientifique, « la date avancée pour les événements relatés sur la falaise, l'année 65, me rappelait mes récentes enquêtes chronologiques auprès de chrétiens malabars. Par un enchaînement de faits et de dates, elles aboutissaient à l'année 64, en tant que fin de la mission de Thomas dans le sud de l'Inde, avant son départ pour la Chine, comme le relatent à la fois les traditions indiennes et mésopotamiennes. »

Mais comment aboutir à une certitude ?

Un immense travail de recherches multidisciplinaires commence alors, croisant des éléments littéraires, archéologiques et historiques de l'Empire du Milieu. L'imagerie numérique s'avère ici particulièrement utile pour révéler des éléments altérés par l'érosion. Dix personnes apportent leur contribution à une publication très complète et passionnante, qui rassemble tous les éléments chrétiens désormais connus, dispersés dans ce pays. Car, « par la suite », nous précise l'auteur, « on a découvert, devant la paroi, les vestiges d'un ensemble de bâtiments, dont plusieurs sont orientés Est-Ouest, alors que tous les temples chinois sont orientés Nord-Sud ! L'un d'eux était très vraisemblablement la cathédrale de Thomas. » Des universitaires de Taipei se sont intéressés au sujet puis des chercheurs de l'Académie des sciences de Pékin... Ainsi, une équipe franco-chinoise, en confrontant le contexte géopolitique des missions de l'apôtre Thomas et la culture chrétienne de l'époque aux données historiques locales, est parvenue à une conclusion révolutionnaire : il y a bien eu une 1^{ère} annonce de l'Évangile en Chine en 67 après Jésus-Christ !

Sabine Pérouse

Ramelli I, Perrier P, Charbonnier J, *L'apôtre Thomas et le christianisme en Asie*, AED, 2013.
Perrier P, Walter X, *Thomas fonde l'Église en Chine*, Jubilé, 2008.

*

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

À QUI J'ATTRIBUE LA SUBJECTIVITÉ

« La cause de ta servitude imaginaire est que tu attribues la subjectivité aux objets plutôt qu'au Soi. »

Ashtavakra Gita.

Traduit du sanskrit par Hari Prasad Shastri. Ed. ARCHÉ MILANO 1980. Traduction française de HJ Maxwell & ML de Robillant.

Chacun attribue la subjectivité aux individus humains et aussi au règne animal, ce sont les « êtres animés », contrairement aux « êtres inanimés » des règnes végétal et minéral, il en est ainsi dans le monde, lui-même qualifié de « cadavre » dans l'*évangile selon Thomas*. Cependant les êtres animés comme inanimés apparaissent comme des objets mentaux puisque chacun, depuis son plus jeune âge, les conçoit, mémorise, répertorie, caractérise dès qu'il commence à les nommer, ce qui lui permet ensuite de les identifier, de les reconnaître, de les décrire conformément à ce qu'il a appris à leur sujet de la bouche de ses professeurs, parents, aînés. C'est la genèse du monde et du moi personnel. Au commencement était le vide plein de vie jusqu'à la prime enfance, puis les mots ont tout fabriqué, distinguant parmi tous ces objets mentaux êtres animés et êtres inanimés toujours plus chargés d'attributs particuliers dont la subjectivité pour les premiers. C'est la genèse du savoir. Nisargadatta dit : « *Votre ignorance, c'est tout ce que vous avez entendu et lu.* » (*Être rien, c'est être tout.* Éditions DERVY).

Donc la servitude, bien qu'imaginaire, consiste à se tromper dans l'attribution de la subjectivité. Les êtres que je prends pour des sujets sont bien les humains, dont ce moi-même personnel, mais aussi, allez, les animaux, soyons généreux, et pourquoi pas les végétaux et les minéraux cela ne change rien à ce propos car ils sont tous objets, objets mentaux c'est une constatation que je fais à la suite de Nisargadatta qui est clair sur le sujet, rien n'existe sans attention. Si je me tiens dans le commencement comme m'y invite Jésus au *logion 18*, je vois bien qu'au commencement il n'y a rien ni moi ni autre ni ceci ni cela, avant que

les mots ne fécondent le mental naissant.

Le premier objet auquel j'ai attribué la subjectivité est ce corps. J'ai conçu alors il y a une cinquantaine d'années le premier sujet conceptuel « moi ». La mythique chute fut suivie rapidement des sujets comparables « les autres ». C'est le commencement de la servitude, bien légère alors, mais qui va se resserrer avec l'accumulation colossale de l'apprentissage, et devenir contraignante à l'excès par l'effritement et la disparition de l'esprit d'enfance de sa joie de sa légèreté car enfin on devient adulte tout en prenant tout cela pour réel, ce qui provoque les enjeux de la construction d'une personne insérée dans une société humaine imaginaire.

Notre sentence lumineuse nous propose de remettre en question tout cela en s'attaquant à la racine de l'illusion, notre imaginaire, et notre erreur originelle qui est l'attribution erronée de la subjectivité à des objets. Il n'y a en réalité qu'un seul Sujet qui n'est rien, sans nom et sans forme. Je suis au spectacle où des marionnettes animées et inanimées tracent des destinées et un décor infiniment varié dont je suis témoin par mon attention, sans laquelle tout disparaît comme dans le sommeil profond. Je suis donc invité à revenir sur mon erreur originelle, à retirer la qualité de sujet à toutes ces apparitions dépendantes de mon attention pour la réserver à UN seul dont jamais personne n'a parlé, que personne n'a jamais ni décrit ni nommé, qui est tout et rien. Mais alors qui suis-je ?

Christian, août 2018

*

Qui suis-je ? Dis-moi ce que signifie « Je » ?
Que veut dire : « Voyage en toi-même ? »
Donne-moi des nouvelles de moi-même sur ce que « Je » signifie.
Quand l'être absolu doit être désigné,
Les hommes utilisent le mot « Je » pour l'exprimer.
Quand la Vérité se manifeste dans un phénomène,
On l'exprime par le mot « Je » :
« Je » et « Tu » sont les accidents de l'être même....

Mahmûd Shabestarî
Golshân-e-Raz

LE RÉEL

Le réel est fait de ce qui n'est pas.

Valentin Feldman

Voilà quelque temps, nous nous sommes retrouvés à Marsanne autour de la question de l'être et du non-être ; faisant appel, pour nous guider dans nos échanges, à ce que H.W.L. Poonja, des années durant, a confié à son Journal, publié en 2003 sous le titre *Ni nom, ni formes* (Éditions Accarias-L'Originel) : succession de feuillets presque quotidiennement détachés d'un agenda – comme pris au temps duquel s'échapper ! – et porteurs d'interrogations et de fulgurances manuscrites ; notes qu'accompagnent des citations de textes hindous, bouddhistes et taoïstes : un égrènement de la connaissance vécue au jour le jour... et du doute infini qui la sous-tend et qui fait dire à Poonja : *Oui, il y a une barrière. Il y a quelque chose qui m'empêche de résoudre une grande énigme*, et qui lui fait demander : *Dans le néant absolu, d'où le principe de création a-t-il surgi ? Qui donna ce principe et à qui ? Voilà la barrière dont je parle.*

Cette observation du sage nous a ainsi conduits au seuil de ce que l'on est tenté d'appeler le non-être ; le non-manifesté dont procéderait le manifesté ; le non-conçu qui engendrerait le conçu.

Sur ce point, à nouveau, le disciple Poonja pose à Poonja le maître la question qui, depuis toujours, taraude l'animal doté de conscience réflexive : *Comment le créateur créa-t-il le monde à partir de l'inexistant même ? Et pourquoi l'a-t-il fait ? Y avait-il la moindre nécessité d'une création ? Comment ce concept prit-il forme et se manifesta-t-il ? Car ce n'est qu'un concept et rien d'autre.*

Cela étant posé, Poonja suggère en premier lieu : *La création révèle un désir inassouvi de la part du créateur. Si la réalité ultime est parfaite en elle-même, alors l'acte de création ne peut jamais être fondé sur elle.* Puis il formule cette définition : *La création n'est autre qu'une vibration dans la conscience pure, dont le mental est une échappée.*

Et c'est justement avec le mental que tout va commencer !

Mental participant d'une énergie présente mais sans origine, sans nom, sans forme et sans but, et dont il s'affranchit.

C'est là que s'établit l'irréalité (autrement dit l'illusion) première avec pour attributs le nom et la forme, l'espace et le temps, le sujet et l'objet, le connaissant et le connu, l'aspiration et la frustration... : matérialisation de la pensée regardée alors comme réalité singulière par rapport à ce qui est originel et que les sages orientaux appellent le Soi.

Donc irréalité. Et irréalité parce que dualité. Dualité du non-être et de l'être, de l'absolu et du relatif, de l'essentiel et de celui qui s'en croit distinct... par le fait du mental.

En somme, le mental *conçoit* le monde dans tous les sens du terme !

Ce monde existe – poursuit Poonja – parce que je suis en transaction avec ses objets : objets qui sont les formes de ma pensée (le mental), laquelle, pour en jouir, leur a imposé une réalité.

D'où l'erreur constante de l'être humain qui, s'identifiant à son corps par l'effet du mental, redoute viscéralement de le perdre et, sans cesse, souffre de cette angoisse.

Tandis qu'il souffre, en vérité, de son ignorance de n'être autre que le Soi, hors de tout concept.

Y a-t-il, cependant, un bon usage du mental ?

Alors que Poonja demande à un disciple : *Avez-vous résolu le problème de la manifestation ? Avez-vous découvert la source de tout cela ?* Le disciple déplore : *Pour répondre à votre question, j'ai besoin d'un mental, mais, pour trouver la réponse, je dois aller dans le non-mental. Et une fois que j'y suis, je ne peux pas en parler !*

Voilà ce qui faisait dire à Augustin de Thagaste : *Quand personne ne me pose la question, je le sais, mais si quelqu'un me la pose et que je veuille y répondre, je ne le sais plus.*

A ce stade, Poonja donne son point de vue sur la méthode... en affirmant qu'il n'y a pas de méthode !

L'éveil ne peut être obtenu par aucune sorte de pratique.

Mais, quand toutes les formes sont vues comme irréelles, alors la réalité est perçue : voilà l'éveil. L'éveil, c'est la non-forme : c'est être séparé de la forme, même quand on y est associé. Il faut ne demeurer en rien sinon dans le Soi : dessous de vague convaincu de sa réalité sans le support d'aucune compréhension.

De là notre extrapolation : si le Soi ne peut se connaître – sans quoi il y aurait dualité – en revanche il connaît qu'il est. Intuitivement.

En SOI.

Soi, état suprême qui resplendit par lui-même – selon Poonja –, présence directe, donc sans intermédiaire, à ce qui est véritablement réel.

Et Poonja d'affirmer, rejoignant Gaudapada, pour qui le mental est l'Atman non-duel : *Le mental qui ne demeure en rien est la Réalité. Quand le mental est immergé dans la félicité du Soi, il ne crée plus illusion ni désir.*

Et de conseiller : *Dissociez-vous de ce qui vous entoure ; car le Sage, bien qu'il vive dans le monde, la vision qu'il en a reste continuellement ancrée dans l'irréalité du monde et dans la réalité du Soi, sans plus aucune perception de son état individualisé.*

Le sage, désengagé des formes et des noms, contemple l'univers comme on contemple un rêve.

Pour cela, il convient tout simplement de se « déshypnotiser » de l'idée de n'être pas le Soi et, par conséquent, de cesser de penser ; car lorsque vous arrêtez de penser, il n'y a rien que vous ne puissiez connaître et, avant tout, que la non-manifestation est la seule vérité. En effet, par le non-mental, la tâche s'accomplit d'elle-même.

Restez donc tranquilles comme l'eau calme dans l'eau calme.

Éveillez-vous, il n'y a rien à faire !

Jacques

*

MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

JE RÈGNE SUR LE TOUT

Les trois textes suivants sont extraits des cahiers qu'Émile écrivait jour après jour :

Le retour à l'état d'avant les images permet de retrouver l'innocence première. Celle-ci libérée de la prison de l'imaginaire où tournoient désirs et peurs. Je ne peux être à la fois méfiant et innocent, habitué et spontané, mortel et immortel. Je ne peux mêler le discours à la parole. Le discours c'est le savoir établi ; la parole c'est ce qui surgit spontanément dans l'instant, ce qui se dit dans et par ce corps lorsqu'il est tout entier voué à l'écoute, tout entier livré à Celui qui se reconnaît et se savoure dans ce lieu sans lieu de l'innocence retrouvée, dans cette condition nouvelle qui rejoint celle du tout petit, aussi exposé, aussi fragile, mais aussi invulnérable et invincible que lui. Le psychique ne comprend pas la parole ; il peut s'effacer pour qu'elle puisse se dire. Il peut écouter certes, mais avec respect, sinon ah ! sinon... Il peut écouter la mélodie qui sourd de ce corps désentravé.

*

Grâce à lui, Je me vois et me contemple
Je m'entends et me charme
Je me respire et m'enivre
Je me goûte et me savoure
Je me palpe et je flambe
Je m'exhale et je flamboie

(mars 1989)

*

L'ADORATEUR

Mon serviteur me sollicite. Je réponds à son appel tout en le maintenant en haleine. Je réponds par intermittence à sa détresse, jouant avec la proximité et l'éloignement.

Tantôt mon adorateur se croit délaissé, tantôt comblé de mes faveurs. L'enjeu est de taille : Je l'amène petit à petit à admettre que, lorsque je l'agrée pleinement, il n'y a pas d'union, mais absorption de telle sorte que je demeure l'unique. Quand son oui et mon oui correspondent parfaitement, le voile entre l'adorateur et l'adoré tombe. L'adorateur n'est plus ; totalement consentant, il a été dissout par l'adoré. Plus de culte : l'adoré se retrouve l'unique après le sacrifice de sa victime.

Ainsi, mourant de son vivant, mon adorateur devient l'occasion de la révélation de moi-même à moi-même, révélation qui s'accompagne de l'évidence partagée qu'autre que moi n'est pas.

Après avoir foudroyé ma victime, je règne sur le Tout.

Émile
(27.08.91)



*

MIETTES DE GNOSE

CONSCIENCE DE L'INSTANT

J'ai soixante et quatorze ans passés, quand j'écris ceci : il y a donc bien longtemps que je vis : bien longtemps, hélas ! je me trompe : à proprement parler, je vis seulement dans cet instant-ci qui passe ; il en revient un autre qui n'est déjà plus, où j'ai vécu ; il est vrai ; mais où je ne suis plus ; et c'est comme si je n'avais pas été ; ainsi ne pourrais-je pas dire que ma vie ne dure pas : qu'elle commence toujours ? ainsi, jeune et vieux, nous serions tous du même âge. Un enfant naît en ce moment où j'écris, et dans mon sens, toute vieille que je suis, il est déjà aussi ancien que moi. Voilà ce qui m'en semble ; et sur ce pied-là qu'est-ce que la vie ? un rêve perpétuel à l'instant près dont on jouit et qui devient rêve à son tour. Je connais un pauvre homme qui a beaucoup souffert depuis trente ans ; je connais un grand seigneur qui a passé tout ce temps-là dans la joie ; lequel aimeriez-vous mieux avoir été, ou le pauvre, ou le grand seigneur ? Quelque lot que vous choisissiez, vous n'en serez ni mieux ni plus mal. Voilà pourtant à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de cette vie. Peines passées, plaisirs passés, tout se confond, tout est égal. Les rois n'ont qu'à profiter de l'instant dont ils jouissent ; ils ne sont heureux que cet instant.

Marivaux, *Le spectateur français*, 17^e feuille

On dirait que, pour être il n'est pas nécessaire de vivre ; que ce n'est que par accident que nous vivons ; mais que c'est naturellement que nous sommes.

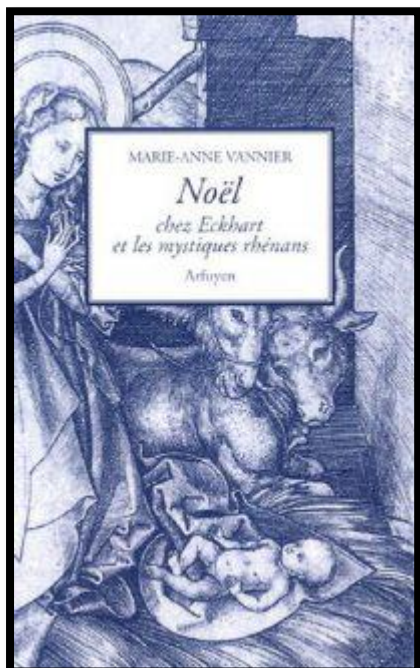
G. Poulet, *Marivaux in Études sur le temps humain*, Plon, 1952

Le temps s'entasse en moi comme dans un puits, par siècles, il bouge et ne passe pas, il s'agite et demeure, sa pure transparence n'est jamais troublée par la pierre violente des actes.

Rosario Castellanos

*

NOËL SELON ECKHART



Voici comment le Fils naît en nous : quand nous sommes « *sans pourquoi* » et que nous sommes en retour engendrés dans le Fils. Origène écrit une très belle parole, et si c'était moi qui la prononçait, elle vous paraîtrait incroyable : « *Non seulement nous sommes engendrés dans le Fils, mais nous sommes nés à partir de lui et nous naissons en retour en lui, nous renaissions, et cela directement dans le Fils. Je dis – et c'est vrai – dans chaque pensée bonne ou intention bonne ou œuvre bonne, nous sommes en tout temps nés de nouveau en Dieu* » ...

Notre Seigneur Jésus-Christ est un Fils unique du Père et lui seul est homme et Dieu. Il n'y a donc qu'un Fils en un être, et c'est l'être divin. Ainsi nous devenons un en lui si nous n'avons d'autre pensée que lui.

Sermon 41

On m'a demandé ce que Dieu fait au ciel. Voici ce que je dis : de toute éternité, Il engendre son Fils, et Il l'engendre maintenant et l'engendrera éternellement. C'est ainsi que le Père enfante dans chaque âme bonne ... C'est pour cela que Dieu a créé l'âme : pour engendrer son Fils unique.

Dits de Maître Eckhart

C'est aussi pourquoi, à mesure que nous devenons ce même fils qu'engendre le Père, par l'amour, nous sommes transformés en son Fils. Et nous sommes le Fils lui-même.

Dits de Maître Eckhart

Le jour de Dieu est celui où l'âme se trouve dans le jour de l'éternité, en un instant essentiel, et là le Père engendre son Fils unique en un instant éternel, et l'âme renaît en Dieu. Chaque fois que cette naissance a lieu, chaque fois elle engendre le Fils unique.

Sermon 10

Le Père engendre son Fils dans l'éternité semblable à lui-même. « Le Verbe était près de Dieu et Dieu était le Verbe » : il était identique à lui dans la même nature ? Je dis plus encore : il l'a engendré dans mon âme. Non seulement, elle est près de lui et de même il est près d'elle, lui étant semblable, mais il est en elle et le Père engendre son Fils dans l'âme.

Sermon 6

Par cette naissance, Dieu se répand dans l'âme avec sa lumière, qui grandit tellement dans l'essence et le fond de l'âme qu'elle s'élançe et déborde dans les puissances et dans l'homme extérieur.

Sermon 102

L'homme n'a pas de lieu qui soit plus particulièrement à lui qu'un cœur pur et une âme pure : là le Père engendre son Fils.

Sermon 5a

Que nous soyons soustraits à nous-mêmes et insérés en Dieu, ce n'est pas difficile car il faut que Dieu lui-même l'accomplisse en nous ; c'est une œuvre divine, l'homme n'a qu'à suivre sans résister : qu'il le supporte et laisse Dieu agir.

Sermon 73

Mais quand toutes les images de l'âme sont écartées et qu'elle contemple seulement l'unique Un, l'être nu de l'âme rencontre l'être nu sans forme de l'unité divine qui est l'être superessentiel reposant impassible en lui-même. Ah ! Merveille des merveilles, quelle souffrance, c'est là que l'être de l'âme ne puisse souffrir rien d'autre que la seule et pure unité de Dieu.

Sermon 83

Cette naissance éternelle, qui vient de se produire dans le temps, chaque jour encore se produit dans le plus intime et le fond de l'âme, sans aucune interruption.

Sermon 104

Pourquoi Dieu s'est-il-fait homme ? Je dirais pour que Dieu naisse dans l'âme et que l'âme naisse en Dieu : c'est pour cela que toute l'Écriture est écrite, c'est pour cela que Dieu a créé le monde et toute la nature angélique : afin que Dieu naisse dans l'âme et que l'âme naisse en Dieu.

Sermon 38

Extraits de : Marie-Anne Vannier, *Noël chez Eckhart et les mystiques rhénans*, Arfuyen, 2005

CONTES

FAHIMA ET LE PRINCE

d'après Idries Shah, *Chercheurs de Vérité*

Il était une fois dans la ville de Basra, une jeune fille nommée Fahima. Son intelligence ajoutée à sa beauté et à sa richesse intrigait et attirait la curiosité ou la convoitise de quiconque la rencontrait. Tous, hommes, femmes, quel que soit leur rang l'approchaient en espérant tirer quelque chose d'elle ; argent, mariage, amitié intéressée... Fahima savait lire dans leur regard, leurs attitudes, leurs paroles. Peu à peu, elle s'est éloignée d'eux. Elle est rentrée en sa demeure entourée d'un jardin. Elle s'est entourée de quelques serviteurs, s'est installée au plus haut étage de sa haute maison ne voyant plus personne sinon par sa fenêtre.

Un jour, cela arrive quelquefois, le ciel et la terre concourent ensemble et font un accord parfait ! Ce jour-là, le soleil éclaire la plus haute fenêtre de la maison, un jeune prince à cheval lève les yeux vers elle et rencontre les yeux de Fahima. Elle a tout de suite compris. Lui a dit : Je veux l'épouser.

Il lui a fait parvenir des messages où il déclarait son amour et lui demandait de l'épouser. Il serait un mari doux et attentionné. Il utiliserait ses richesses pour la combler de présents qui la rendraient plus belle encore. Il passait sous ses fenêtres en paradant, en se pavanant dans ses plus beaux habits qui mettaient en valeur son corps viril. Toujours Fahima répondait négativement à ses messages.

Un jour en sortant discrètement de sa maison, un homme à cheval la saisit à la taille, l'enlève sur son cheval et l'emporte jusqu'au palais du prince. Il l'enferme dans un cachot ! Fahima, immédiatement s'est mise à creuser un tunnel pour s'évader.

Ce n'est que trois jours plus tard que le prince descend jusqu'à Fahima. D'un ton ferme et résolu, il lui dit : « Je veux me marier avec toi, Fahima. Tu es en mon pouvoir. Je peux faire ce que je veux de toi. »

« Non, ce ne sera ni par la force ni par les caresses, ni par la ruse et l'astuce,

ni par les démonstrations de toutes sortes. »

Chaque jour le prince formulait la même demande, chaque jour Fahima faisait la même réponse.

Un matin, le prince décide d'aller avec toute sa cour, passer quelque temps à Bagdad. Fahima l'apprend par le geôlier. Le tunnel pouvait lui rendre sa liberté. Elle part à cheval sans tarder pour Bagdad. Lui, flâne, prend son temps, retrouve des amis, fait la fête, fait des affaires. Elle loue une somptueuse maison au cœur de la ville. En se promenant dans les rues, le prince voit la jeune femme à sa fenêtre. Il croit voir Fahima ! Mais Fahima est à Basra. Il fait connaissance avec la jeune fille, la demande en mariage. Elle accepte. Au bout d'un an, elle met au monde une petite fille. Le prince en est heureux.

Pourtant, il décide de quitter Bagdad pour aller à Tripoli laissant là femme et enfant. Fahima confie son enfant à une servante et part à son tour pour Tripoli. Elle arrive avant lui, loue une riche maison. Le prince la voit, la demande en mariage. Elle accepte. Un an plus tard, elle met au monde un petit garçon. Le prince en est heureux.

Pourtant peu de temps après, il décide de partir pour Alexandrie. Il s'embarque laissant là femme et enfant. Elle confie son fils à une servante et s'embarque dans un bateau plus rapide. À Alexandrie, elle loue une belle maison. Le prince la voit, la demande en mariage. Elle accepte. Quelques mois plus tard elle met au monde un troisième enfant. Le prince en est content.

Des années ont passé. Les souvenirs reviennent à l'esprit du prince. Basra, Fahima enfermée dans le cachot de son palais ! Il décide de rentrer à Basra, laissant là sa femme et son enfant.

Fahima demande à une servante de confiance de partir avec l'enfant, d'aller jusqu'à Tripoli chercher son deuxième enfant puis à Bagdad chercher le premier pour rentrer à Basra avec les trois enfants chez elle. Elle part dans un bateau plus rapide. Arrivée à Basra, elle reprend le tunnel qui conduit au cachot. Elle attend !

Cette fois, il n'a pas flâné. Il descend jusqu'à elle. Sa voix est humble et traduit une grande émotion.

« Fahima, je veux toujours t'épouser mais je ne suis pas digne de toi, ni d'autres que tu ne connais pas. Je t'ai laissé pendant des années dans ce cachot sombre. J'ai mené une grande vie insouciant. Jamais je n'ai pris le temps de réfléchir à mon existence. Je t'ai si maltraitée. Ma conduite est impardonnable. »

« Raconte-moi, ce qui te chagrine ! »

Le prince dit ses trois rencontres, ses trois femmes, ses trois enfants abandonnés au profit de son seul plaisir. Il dit aussi combien il regrette d'avoir agi ainsi.

« Peut-être suis-je en mesure de démêler l'écheveau de tes folies, ôter les nœuds de la trame de ta vie ! »

« Ce qui est fait, ne peut être défait. Je ne comprends pas ce que tu dis. »

« Retire-toi dans la salle de réception de ton palais et attend qu'on t'annonce l'arrivée de quelqu'un. Accepte de le recevoir ! »

Il fait ce que Fahima lui demande. Il attend. Il voit venir à lui un peu plus tard, Fahima et ses trois enfants. Fahima était une seule et même femme. Ses trois enfants étaient nés de la même mère. Ils vécurent heureux à jamais.

Malou

*

Le secret de la divinité est dans l'humanité,
sans que la divinité subisse le trouble d'une incarnation.
La beauté de la créature humaine
est le reflet direct de la beauté divine.

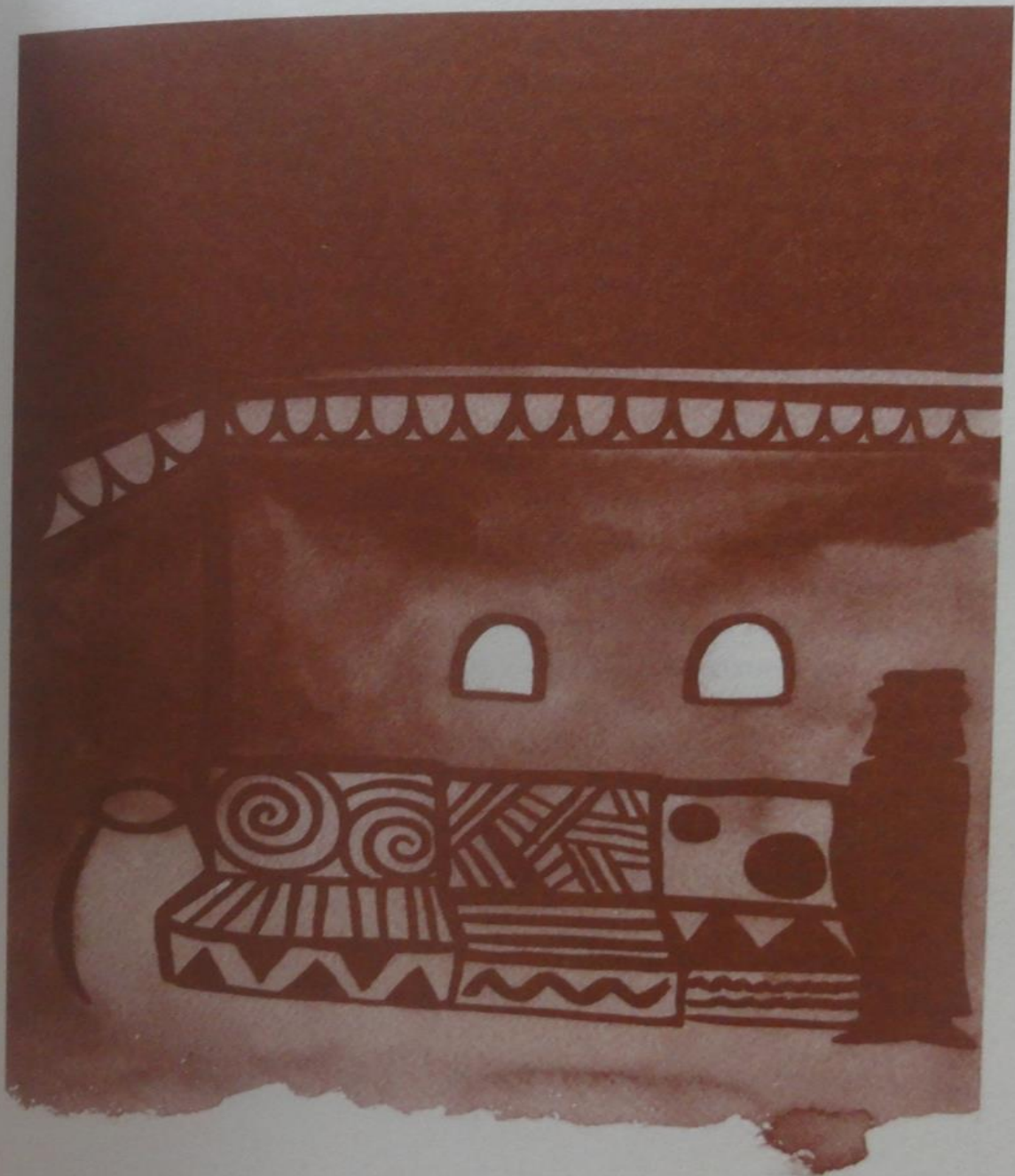
Rûzbehân de Shîrâz
Le Jasmin des Fidèles d'amour

La Femme est un rayon de Dieu,
elle n'est pas cette bien-aimée terrestre :
elle est créature,
pourtant il semble qu'elle ne soit pas créée

Rûmî
Mathnawî I, 2437

*

Les frontières de l'éveil et du sommeil



LES FRONTIÈRES DE L'ÉVEIL ET DU SOMMEIL

(suite du cahier 164)

Puis il tendit la paume de sa main, plus sombre que la mienne, et ajouta :

- Si tu regardes par l'œil du sentiment, c'est comme si tu regardais par la paume de la main. La main, comme le sentiment, se limite aux détails. Ils n'accèdent pas à la totalité ;

Il retira sa main, étendit ses deux bras devant moi et dit :

- Regarde avec les yeux de la mer.

Je vis, oui, je vis s'étaler devant moi des myriades de bulles d'écume qui se déplaçaient dans un océan.

Sûresh dit alors :

- C'est étrange que tu voies l'écume et non l'océan. La main qui palpe est comme l'écume. Abandonne la main. Abandonne l'écume. Englobe la totalité. Vois l'océan.

Et il poursuivit :

- Nous sommes comme des barques qui se heurtent, alors que l'eau est claire et notre vue obscure. Toi, mon ami, mon compagnon de route, tu es endormi dans la barque du corps et tu prétends connaître l'eau. Mais contemple pour une fois l'eau de l'eau, l'esprit de l'esprit. Regarde le soleil irriguer la plantation des créatures. Regarde Dieu dresser la corde dans l'arc.

Alors je vis cette eau qui faisait avancer l'eau, je vis cet esprit qui régissait l'esprit, je vis les champs irrigués par le soleil et je vis la corde étirée dans l'arc divin.

Sûresh continua :

- Mon jeune ami, tu es comme l'herbe, ton pied est attaché à la terre. Tu secoues la tête, en signe d'approbation, au moindre souffle de vent, alors que tu n'as aucune certitude. Tu veux te déplacer, alors que ton pied est dans la boue.

Je vis mes pieds englués dans la boue. Je ne pouvais avancer. Je ne pouvais même pas parler.

Sûresh, ce commerçant d'encens, était-il un guide, un maître, un pir ?

Il poursuivit :

- Tu es comme les semences, tu dépends du lait de la terre. Allez, grandis, cherche ton propre sevrage. Délaisse ta nourrice. Mange la parole de la sagesse.

Je me vis refusant la tétée, cherchant à me nourrir de la parole de la sagesse.

Sûresh continua :

- Lorsque tu consommeras cette parole, tu verras, sans voile, le caché, tu circuleras dans la roue et hors de la roue céleste.

Puis il me demanda :

- Te rappelles-tu par quels chemins tu vins à l'être ?

Je circulais dans la roue et hors de la roue. J'étais incapable de répondre.

Sûresh poursuivit :

- Non, tu ne peux rien me dire. Parce que tu étais ivre. Mais écoute-moi, je veux t'apprendre un secret.

Je devins tout ouïe.

Sûresh continua :

- Voilà mon secret : si tu cherches la conscience, débarrasse-toi d'elle. Si tu cherches l'écoute, ferme tes oreilles. Mon jeune ami, tu es encore cru, tu es ce printemps qui n'a pas vu l'été. Tu es ce fruit cru, attaché à la branche. Renonce à cet attachement, explore la cuisson.

Je me vis comme un printemps ignorant l'été, comme un fruit ignorant le sucre.

Sûresh poursuivit :

- J'ai encore autre chose à te dire. Mais c'est le saint esprit qui te le dira. Non, c'est toi-même qui te le diras. Ce sera semblable à ce moment où tu entres dans le sommeil, où tu te quittes pour entrer en toi-même, où tu entends et où pourtant tu crois qu'un autre vient de te révéler un secret. Mon bel ami, tu es la roue, tu es la mer profonde, tu es cet océan dans lequel cent « toi » sont engloutis. Il n'y a pas de frontière entre l'éveil et le sommeil.

Je me vis tel un immense océan qui engloutissait mon être et cent fois mon être. Je voulus parler, mais il me retint et dit :

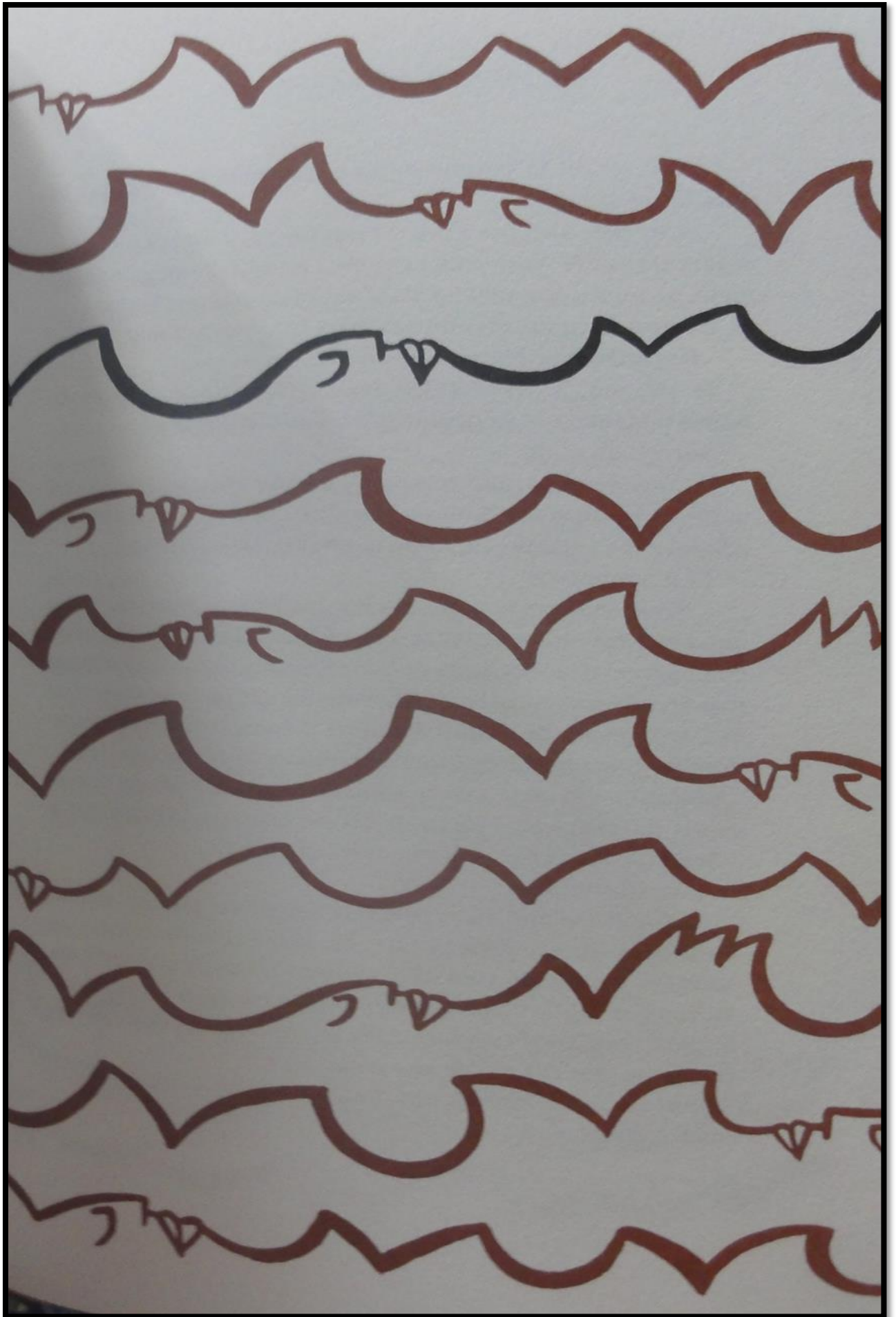
- Ne parle pas. Écoute les orateurs parler de ce qui n'est pas parvenu à la langue et à l'expression. Toi, ne parle pas. Écoute le soleil parler de ce qui n'est pas parvenu au livre et à la discussion. Toi, ne parle pas, ne parle pas.

Il était très tard. Le sommeil, ce soir-là, me prit d'assaut. Et je n'eus même pas besoin d'énumérer, une fois de plus, le nom des cinq frères Pandavas pour m'endormir.

Le lendemain, je me réveillai tandis que Sûresh dormait à mes côtés. Ce que j'avais vu et entendu la veille appartenait-il au sommeil ou à l'éveil ? Était-ce Sûresh qui m'avait parlé ou un habitant du monde des rêves ? Ou m'étais-je parlé à moi-même ?

**Extrait de *Sur les pas de Rûmi*, Albin Michel, 2006
avec l'aimable autorisation des autrices
Federica Matta et Nahal Tajadod**

*



COURRIER DES LECTEURS

Le 05 août 2018

Bonjour Alain

...

Nous sommes bien rentrés du Tibet malgré les tempêtes de neige et les éboulis qui ont bloqué plusieurs centaines de pèlerins indiens.

Nous nous sentons toujours au Tibet intérieur.

En Inde, j'ai trouvé un ouvrage d'un nommé Mooji, *Writing on water*. Connais-tu ce dernier qui se présente comme un disciple de Poonja ?

Par ailleurs Christine a attiré mon attention sur une émission de Fabrice Midal, qui se présente comme un philosophe adepte du bouddhisme et a écrit de nombreux ouvrages notamment sur la méditation (ce qui lui a valu une critique du *Canard enchaîné* qui estime qu'il abuse de ce marketing de la méditation). Il peut m'intéresser car il a écrit par exemple sur Rilke et sur la poésie. Est-ce que tu connais cet auteur ?...

....

Yves

*

Le 13 août 2018

Salut les globe-trotteurs...

....

J'ai effectivement entendu parler de Mooji en tant qu'enseignant adepte de Poonja, généralement en termes plutôt élogieux, mais je ne me suis pas intéressé à lui plus que ça. Tu as certainement regardé ce qui est dit de lui sur Internet. Quant à Fabrice Midal ... Il faut voir ce qu'il entend par méditation alors que la méditation dite de « pleine conscience » a été adoptée par le corps médical. Un travail sur l'attention n'est certes pas inutile, mais il semble évident pour moi que cela reste dans le domaine du savoir personnel.

Je me souviens de mon premier contact avec Poonja :

Poonja : Avez-vous une question ?

Ma Pomme : Je pratique la méditation à l'ashram de Chandra Swami. Avez-vous un conseil à me donner à ce sujet ?

Poonja : Pour que je puisse vous répondre il faudrait que vous me disiez ce que vous entendez par méditation.

Ma Pomme : ... Je m'assieds en silence, j'observe mes pensées et...

Poonja : Prenez une pensée

Ma Pomme : Euh ???

Poonja : Maintenant, tout de suite.

Ma Pomme : ... Voilà, j'ai une pensée, je pense que...

Poonja : Très bien, d'où vient-elle ?

Ma Pomme : Euh... De nulle part ?

Poonja : Et cette pensée « de nulle part », d'où vient-elle ?

Ma Pomme : (*Après un temps de silence*) : Je ne sais pas... Je sens l'espace.

Poonja : Excellent. Vous êtes l'espace. La méditation est terminée.

Je pense que cet échange n'avait pas duré plus de trois minutes, ce qui contraste quelque peu avec des heures d'observation silencieuse que je pratiquais chez Swami Chandra...

...

Alain

*

Le 15/08/2018

Bonjour Alain

Je me souviens d'un échange avec Poonja, peu de temps avant son départ, à une époque où il n'écoutait plus que des bhajans et où il donnait très peu de satsangs. Je lui avais posé la question : « *Est-il possible de voir Dieu ?* ». La réponse a été immédiate : « Non, car si l'on dit que l'on voit Dieu, c'est que l'on voit autre que Soi ».

Je t'envoie ci-après quelques informations que j'ai reçues sur un nommé Dennis Waite, présenté comme un critique du Néo-Vedanta.

...

Yves

.....

Dennis Waite - Critiques contre le Néo-Vedanta

Dans son dernier livre « *L'illumination, le chemin dans la jungle* », Dennis Waite tape fort sur l'enseignement du néo-vedanta.

Dennis Waite est un auteur très intéressant ; il a notamment écrit un livre de référence sur l'Advaita Vedanta « *Back to the truth : 5000 years of advaita* » que nous allons publier chez Almora dans quelques mois (il est en cours de traduction). De plus, Waite anime un site très complet sur l'Advaita Vedanta : www.advaita.org.uk <<http://www.advaita.org.uk/>>

Ici il s'en prend au courant satsang ; sont visés des gens comme Jeff Foster, Wayne Liquorman, Tony Parsons, Adhyashanti, Karl Renz etc. Le néo-vedanta ne désigne pas ce courant de la fin du XIXème siècle (Ramakrishna, Vivekananda) mais un mouvement apparu depuis les années 90 en Occident sous l'influence de Poonja essentiellement.

Que lui reproche Waite ?

Beaucoup de choses parfois justifiées, parfois moins. D'après lui, ce mouvement d'enseignants est plutôt négatif (p. 20). Assister à des satsangs n'est pas recommandable (p. 137). Ce sont surtout des paroles creuses (p. 129) qui peuvent même conduire le chercheur à « une totale désespérance » (p. 129). Cette méthode d'enseignement est un échec (p. 123). Waite parle même au sujet de ces enseignements de « fast food » de l'enseignement non-duel (p. 115). Certains de ces enseignants recherchent surtout l'argent facile (faire payer cher ou très cher pour dire qu'il n'y a rien à faire est un bon business pas fatigant (p. 125).

Les satsangs sont très répétitifs et finalement tout le monde peut en donner en répétant comme un perroquet : « il n'y a rien à faire, il n'y a rien à faire ». Ces enseignants d'ailleurs n'ont aucune autorité n'étant reliés à aucune lignée traditionnelle (sampradaya). Des mots durs sont employés : charlatans, immoralité... Les satsangs sont populaires parce qu'ils affirment qu'il n'y a rien à faire et que nous sommes déjà illuminés. Cet enseignement correspond bien, d'après Waite, à la mentalité des occidentaux qui veulent tout tout de suite, qui sont fainéants et rechignent devant l'effort, la discipline, l'ascèse.

Waite recommande donc de fuir ces enseignants à la mode pour trouver un maître spirituel authentique issu d'un enseignement traditionnel (par exemple la lignée de Shankara). Le constat est sévère, mais Waite présente des arguments intéressants. La cause du problème vient, d'après lui, d'une confusion entre le niveau de vérité ultime (*paramartha*) et le niveau de vérité relative (*vyavahara*). Pour Waite, dire que les gens sont déjà illuminés, qu'il n'y a pas de libre arbitre, qu'il n'y a rien à faire, qu'aucune pratique n'est nécessaire, qu'aucune voie n'est utile est une erreur. C'est vrai au niveau de l'Absolu mais pas au niveau relatif, qui est celui où se situe le chercheur. Ainsi, cette absence de méthode n'est d'aucun secours pour le chercheur puisqu'on ne lui propose aucune voie spirituelle. Un véritable enseignement prend les gens où ils sont et leur offre un chemin vers la réalisation. Ce chemin nécessite des années de travail d'ailleurs et non quelques heures. « *Ne rien faire ne produira rien* » (p. 137).

Waite montre de plus une contradiction manifeste chez ces enseignants qui parcourent le monde pour enseigner qu'il n'y a aucun enseignement... S'il n'y a rien à faire, restons chez nous et taisons-nous !

Ce que j'en pense :

1- Pour l'argent, Waite a raison. Je l'ai déjà aussi dit sur ce blog : que ces enseignants « non-duels » arrêtent de faire un métier de la spiritualité. Soyez chauffeur de bus, professeur d'université, jardinier ou éboueur mais ne demandez pas d'argent pour la spiritualité et la non-dualité.

2-Waite fait un bel effort d'éclaircissement et d'élucidation. Il est important de voir ce qui distingue un enseignement traditionnel d'un enseignement moderne satsang. Mais Ramana Maharshi et Nisargadatta Maharaj n'enseignaient pas de manière différente de Tony Parsons : ils répondaient aux questions, étudiaient peu les textes traditionnels, et surtout parlaient au niveau de l'Absolu. Maharaj ne s'embarrassait pas de savoir à quel niveau se situaient les gens qu'il avait devant lui ; il enseignait directement la vérité pure et non-duelle.

3-Waite reconnaît que l'enseignement satsang (il n'y a rien à faire, vous êtes déjà l'Absolu) peut être valable pour les étudiants avancés. C'est vrai qu'il n'est pas valable pour tous et peut induire certaines personnes en erreur (il n'y a rien à faire, donc je ne fais rien et je reste ainsi dans l'ignorance toute ma vie. Je suis déjà éveillé... et je vis complètement identifié avec l'ego sans le voir). Mais je pense qu'il est essentiel qu'un tel enseignement radical existe. Certaines personnes sont parfaitement qualifiées pour l'entendre ; les autres pourront se tourner vers des enseignements graduels : il n'en manque pas.

4-Waite regrette que les enseignants satsangs n'aient aucune méthodologie et refusent toute technique. Je pense comme Waite qu'ils ont tort. Il existe des moyens efficaces pour retourner la flèche de la conscience sur elle-même, pourquoi s'en priver ? Ramana utilisait *atma-vichara* ; la discrimination de soi. Que se passe-t-il pour tous ces gens qui vont écouter Parsons ou Foster ? Sont-ils vraiment transformés après une conférence ? Est-ce que cela ne reste pas au niveau du concept, des mots ? Cela peut fonctionner parfois c'est vrai (voir la non-voie *anupaya* d'Abhinavagupta) mais il faut aussi être capable de proposer (comme le faisait Douglas Harding) des outils pour pointer vers l'Absolu non-duel. Waite ne dit pas un mot de Douglas Harding. Pourtant, on évite grâce à la *Vision Sans Tête* les défauts évoqués plus hauts.

5-Waite veut qu'on se tourne vers la tradition. C'était la position de Guénon aussi. Mais je pense que les traditions ne sont pas les seules portes d'entrée vers l'Absolu. L'Absolu ne connaît aucune limitation et se manifeste toujours de manière nouvelle. La vérité ne se laisse pas limiter dans les formes d'une tradition quelle qu'elle soit. Certes, il vaut sans doute mieux que l'enseignant connaisse les traditions (par exemple l'Advaita Vedanta) mais l'important est que la personne voie sa vraie nature. Dans bien des cas, cela suffit : le feu transmet le feu.

Timothy Conway

https://www.enlightened-spirituality.org/Timothy_Conway.html

*

Le 17 août 2018

Merci, cher Yves, pour tes envois, si intéressants, comme toujours.

Je me souviens d'Émile parlant de Paul Valéry comme d'un gnostique. Je l'avais survolé au sortir du lycée et le *Cimetière Marin* m'avait impressionné au point d'en avoir appris quelques strophes par cœur. Quant à Rilke, mon approche s'était, à l'époque, limitée aux *Lettres à un Jeune Poète*. C'est tout récemment que, grâce à une fervente adepte de Douglas Harding, j'ai été mis en contact avec la 8^{ème} *Élégie de Duino* qui m'a bouleversé. A mon sens, la description que Rilke donne de la conscience animale/vs la conscience humaine, ne peut avoir été perçue que par un grand poète, éveillé de surcroît.

Ma modeste approche de Narcisse a toujours été limitée à la description, poétique certes, mais sommaire, que l'on en fait habituellement. Je ne me souviens même plus d'avoir lu Ovide à son sujet. Ce qu'en dit Midal ouvre une toute autre perspective. C'est une ouverture intéressante, surtout si l'on est poète et que l'on souhaite approfondir le mythe. Il faut toutefois bien prendre conscience que l'image reflétée par le miroir est périssable, temporaire, limitée, bien que nécessaire au niveau social, par exemple. Mais notre véritable identité, comme tu le sais bien, est antagonique à tous ces points de vue. Sa découverte relève souvent d'une vision pénétrante, voire d'un flash, plutôt que d'une compréhension.

Je comprends les réticences de Waite par rapport à l'enseignement « satsang » tel qu'il est souvent délivré actuellement. Mais, n'étant pas un enseignant moi-même, je me garderais de juger de ce dont les « élèves » peuvent bénéficier ou non dans telle ou telle situation. À titre d'exemple, je pourrais évoquer la manière d'enseigner de Poonja, dont les paroles ont souvent pour effet sur celui qui est directement en contact avec lui de briser le ronronnement habituel du mental entraînant une perception d'un autre ordre. Sa réponse à ta question concernant la possibilité de voir Dieu en est un exemple saisissant. De plus, il s'adresse en premier lieu à celui qui a posé la question.

Je retourne à mon chalet demain pour quelques jours et je sens que je vais me plonger dans le tome de la Pléiade que j'ai là-bas consacré à Paul Valéry pour voir s'il y est fait mention de sa rencontre avec Rilke !

...

Alain

*

Le 11 août 2018

Bonjour Yves et Marie Céline,

Je relis, aujourd'hui, la nouvelle de Hermann Hesse intitulée « *Klein et Wagner* ». Cette nouvelle illustre bien la démarche d'introspection de l'homme vers son être profond, le soi à l'image du divin ainsi que le cheminement dans le labyrinthe de la dualité qui, seul, peut lui permettre de plonger au cœur du cœur. Il devient « voyant », pourvu de la lumière du discernement. En se laissant glisser de la barque de la vie humaine, il se fond dans l'état liquide, le devient lui-même, devenant sans forme mais distinguant les formes humaines, incapables elles de quitter leur forme. Cela me fait penser à Kogi. Je voyais à travers cette fin de l'histoire cet état retrouvé qui est l'état originel perdu en naissant, dont parle Maître Eckhart, et que l'homme qui sait percevoir sa lumière divine ne peut que rechercher... ?

Je partage avec vous mon humble réflexion...

...

Malou

*

Le 19 août 2018

Bonjour Yves

J'ai terminé la lecture du cahier 164... Sans garantie que je n'ai pas oublié de fautes, mais bon, on n'est pas des académiciens, on se fiche un peu de fautes grammaticales lorsque on peut voir la profondeur de ce qui est dit, de ci de là dans le cahier, à moins qu'on n'y trouve que des distinctions par une vue obstruée faute d'avoir fait le grand ménage, ce sera donc selon le lecteur car lui seul a le pouvoir de boire à la source personne d'autre ne le fera pour lui. Les théologiens usent des concepts pour créer des distinctions soi-disant dans le but de mieux unir.... (je cite Émile à la fin du cahier) ... Hi hi hi... excellent !!!

...

Christian

*

Le 11 septembre 2018

À Jacques,

...pour terminer notre conversation téléphonique avec mémoire défaillante pour ma part : le refrain de Brassens relatant une amourette sans lendemain m'est revenu à l'esprit : *"le feu sacré brillait par son absence"*...

Émile disait qu'il y avait pour chacun au cours de sa vie des "saisons", saison de l'amour, saison d'autre chose, signifiant ainsi que nous serions bien inspirés à ne pas réclamer à la vie trop souvent les mêmes choses au risque de cultiver le manque sans s'en apercevoir. Et de finir sénile... Nisar rappelle que notre temps est précieux, signifiant, lui, que nous serions bien inspirés d'aller tout droit à l'essentiel... que nous avons la chance rare d'entendre, à condition d'avoir des oreilles...

...

Christian

*

Le 12 septembre 2018

Oui, Christian : *"Le feu sacré brillait par son absence"* est magnifique ; j'en suis jaloux, moi qui, dans mes écrits, cherche toujours à créer des perles ! Chez Brassens, c'est réussi !

Quant à Émile, ses propos ont toujours été d'une grande justesse : ici *"... au risque de cultiver le manque sans s'en apercevoir"* ; et Nisar : *"... que nous avons la chance rare d'entendre, à condition d'avoir des oreilles."*

Merci pour ces belles citations.

De mon côté, je continue d'échanger avec Martine. Tu trouveras, en pièce jointe, ma dernière "correspondance".

...

Jacques

*

Le 15 septembre 2018

Bonjour Jacques.

Merci de ta confiance, ton amour Martine est touchant pour moi, qui ai trimbalé toute ma vie des forces contraires dans mes relations aux femmes, forces initiées dans l'enfance avec violence et donc bien enracinées... Mais aujourd'hui je vois bien comment les difficultés quand elles sont affrontées à bras le corps (expression qui convient bien au sujet amoureux, mais pas que), sont initiatrices et constituent la voie de chacun : sa vie quotidienne.

Le monde se manifeste. Peux-tu dire qu'il existe en dehors de la représentation que tu en fais ? C'est ce que pense tout un chacun : voilà, chacun pense le monde, se pense lui-même comme étant dans le monde, compte les jours et les années, conçoit le temps, dans un consensus général de ces valeurs de base qui rassurent et confortent le malentendu originel. Les gens ont besoin ordinairement de se rencontrer et de croiser leurs regards pour vérifier sans cesse qu'ils sont bien dans le coup, preuve qu'ils en doutent au fond, preuve en tout cas d'une certaine instabilité de leur base identitaire. Car tout est dévoilé à la face des cieux, au fond on sait. Mais le fond est recouvert par tant de couches qu'on ne voit pas. Les projections mentales se superposent au réel. En réalité tout est Un, je suis l'autre et je suis autre que ce que l'ignorance du savoir m'a fait croire. L'amour humain est logiquement une approche avantagée de l'unicité. Si cet amour n'est pas entravé par des croyances perturbantes il est épanouissant. Cependant tout est imaginaire, tous les hommes sont croyants, même les athées, jusqu'à ce qu'ils aient terminé leur yoga, c'est-à-dire leur propre lavage de cerveau... Je pense donc je suis... ignorant. "*Votre ignorance est constituée de tout ce que vous avez entendu et lu*" Nisar. C'est à prendre au pied de la lettre. L'ignorance va répliquer non, ou bien oui mais... Mais Je suis antérieur à l'ignorance, antérieur à la pensée, antérieur à l'apparition du monde et du moi individuel. Je suis ce que j'étais il y a 100 ans. Tout est apparu en superposition. Le chemin du retour est la remise en question de tout ce qui a été appris et retenu, avec la clé de comprendre que dans ce gros paquet se trouve l'identification erronée à une partie appelée untel. Mon nom est personne. Mon nom est la source, aucun nom ne me qualifie. Ramana invite à remettre en question *l'idée racine* "je". Rien que ça, tout ça !! Cela n'élimine pas l'amour, base indescriptible et inaliénable de tout et de la source. Il n'y a que la peur qui retienne. La peur est associée à la fausse identité, celle-ci remise en question, elle disparaît. L'amour de Martine est ta voie à toi, il débouche sur l'amour absolu tu peux t'y fier ; rien n'est plus fiable que l'amour, associé à la vraie connaissance qui est que tout le savoir est imaginaire et que les créatures sont fantomatiques...

Quelques citations à la manière d'Émile :

- *Vous imaginez tant de choses...* (Nisargadatta)
- *Les images cachent la Lumière...* (Émile)
- *Rien n'est mon être...* (Abd El Kader)
- *Bien qu'il soit le Soi immuable non dual, sans forme, bienheureux, l'homme pense avoir des pieds et des mains, être celui qui agit et fait les expériences ; il voit objectivement cette chose et celle-là, cet homme et celui-là et il est leurré. L'illusion qui consiste à percevoir le monde sur la réalité non duelle et à se voir entouré par lui est la projection ; c'est une superposition* (Advaïta Bodhaa Deepika)

Christian

*

Le 18 septembre 2018

Merci, mon cher Christian, pour ton très beau texte qui dit tout.

Qui dit le Tout, c'est-à-dire l'Un, tout simplement.

Et pourtant, ce n'est pas simple quand on est pris au piège du mental ! Tu en rends bien compte.

Ton texte est à lire et à relire ; et je suis certain que si tu le transmets à Yves, celui-ci l'inclura dans un cahier Métanoïa. D'ailleurs, je peux témoigner de ce que, à chacune de nos réunions, il y a toujours l'un d'entre les participants qui te cite ! En fait, il ne cite pas Christian, mais l'essentiel. C'est tout un !

....

Jacques

*

Le 23 septembre 2018

Bonsoir Marie-Céline et Yves,

Pour info : cette nuit sur France Culture : nuit d'archives d'émissions avec Michel Cazenave mort récemment. À podcaster ?

Lu dernier cahier. Apprécié comme souvent les articles dont en particulier celui "Jung et le gnosticisme". Si tu as le temps, peux-tu me repréciser ce que tu entends par "immanence dans la transcendance" (lu je ne sais plus où précisément).

J'espère que le temps à la Réunion est clément. Ici enfin il pleut beaucoup. Et la nature revit. J'entends à nouveau les pépiements des oiseaux.

...

Christine

*

Le 23 septembre 2018

Bonjour Christine

...

Ici c'est la saison des baleines mais aussi de quelques orchidées (hors saison) ! Il fait beau et le temps est clément.

Je me souviens de M. Cazenave avec lequel j'avais enregistré une émission à partir de « *La femme de Jésus* », toujours disponible sur *YouTube* je crois.

Je ne sais plus dans quel contexte j'ai pu employer l'expression d'immanence dans la transcendance. Cela peut être une référence à l'attitude du gnostique de « *vivre dans le monde (immanence) sans être du monde (donc tout en étant dans la transcendance)* ». Cela peut aussi être une référence au symbolisme de la croix. La barre horizontale symbolise l'immanence du monde qui rencontre la barre verticale (la transcendance). Le gnostique se trouvant à la jonction des deux, rencontre la transcendance au sein même de l'immanence.

Le Royaume des cieux (transcendance) est en vous (immanence).

Je suis le Tout...(transcendance) fendez le bois... soulevez la pierre... (immanence) vous me trouverez là... (transcendance dans l'immanence).

Mon article sur Jung se poursuivra dans les cahiers suivants. Je crois que Jung est allé aussi loin que possible sur le plan de la psychologie des profondeurs mais n'a pu passer le seuil de la métaphysique...

...

Yves

*

Le 25 septembre 2018

Bonjour Yves,

...

Je me suis plongée dans la recherche d'articles relatifs à la transcendance et immanence. Ce sont des concepts que j'ai toujours eu beaucoup de mal à cerner. Il y a un grand nombre de définitions en philo et métaphysique diverses et souvent opposées. Spinoza semble faire tache d'huile et en définitive prendre toute la place, surtout en philosophie contemporaine. Mais "la joie" de Spinoza n'est pas pour autant à dédaigner !

Il n'empêche que, restée peut-être trop sur le plan mental, la lecture des articles m'a plongée à nouveau dans la confusion.

Seul un article a retenu mon attention, celui de Jean-Pierre Babin, du club de Mediapart, un parfait inconnu pour moi. Un philosophe catho ? Selon lui la transcendance est mal comprise. *"Les allusions..." à l'intérieur" et "l'extérieur" sont des métaphores spatiales qui ne conviennent pas... il n'y a pas d'en-dehors, parler d'un en-dedans n'a pas beaucoup de sens non plus... Mais comme nous l'avons vu, pour Jésus, Dieu était très proche, au milieu de nous... Jésus a certes désigné Dieu comme notre Père céleste, mais cela ne voulait pas dire que Dieu se trouve très loin dans un autre monde. Dieu est notre Abba intime et aimant..."*

Il évoque ensuite la béguine Mathilde de Magdebourg puis Maître Eckhart. *"On estime toujours à tort que Maître Eckhart était panthéiste."* Au lieu de parler de panthéisme, un grand nombre d'auteurs font appel au panenthéisme. *"Ce mot veut souligner que Dieu est présent en toute chose... Mais c'est encore recourir à une métaphore spatiale..."* Il cite ensuite une phrase "magnifique" d'Hildegarde de Bingen *"qui entendit Dieu dire : JE SUIS LA BRISE QUI NOURRIT CE QUI EST*

VERT...JE SUIS LA PLUIE NÉE DE LA ROSÉE QUI FAIT RIRE L'HERBE DE LA JOIE DE VIVRE". Cette phrase si poétique, je l'ajouterai bien volontiers à "*Fendez le bois...*" (Je ne peux m'empêcher ici d'associer sur les orchidées des 4 photos que tu as envoyées : elles sont si frêles, si légères et si belles. Ne sourient-elles pas ?)

L'auteur ajoute entre autres que les mots sont déficients, "*...nous ne pouvons que contempler.*"

Et voilà qu'arrive ta définition si claire, si précise. J'ai tout compris enfin ! Je t'en remercie.

Tu as écrit : "*Panthéisme ou manifestation de la transcendance dans l'immanence*" dans le dernier cahier page 61 après justement avoir évoqué le logion 77... Le terme panthéisme, souvent galvaudé, (pas par toi !), c'est encore un mot sur lequel par moments je trébuche...

Christine

*

Le 26 septembre 2018

Bonjour Christine

Tout ce qui est concept relève du mental et la philosophie étant pourvoyeuse de concepts ne nous aide pas beaucoup.

Transcendance et immanence sont deux visions de la Vie qui en fait n'en font qu'une, comme le mouvement et le repos, le dedans et le dehors....

La Table d'émeraude dit plus simplement : *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut...*

Comme le Tao tō king : *Non-Être et Être sortant d'un fond unique ne se différencient que par leurs noms. (I)*

Ou encore le bouddhisme : *Le nirvana est le samsara. Le samsara est le nirvana.*

De l'Un au multiple, et du multiple à l'Un, tel est le Grand Jeu d'aller et retour du non manifesté au manifesté et du manifesté au non manifesté, de la transcendance à l'immanence et de l'immanence à la transcendance. Tel est le Grand Jeu du gnostique y compris dans son corps, ici et maintenant :

*Si la chair a été à cause de l'esprit,
c'est une merveille ;
mais si l'esprit a été à cause du corps,
c'est une merveille de merveilles.*
(log. 29)

Le poète est plus apte à exprimer la Vérité que toute philosophie. C'est en son propre sein qu'il réalise l'harmonie suprême, la transcendance dans l'immanence, par-delà tous les concepts. En son monde intérieur se rejoignent tous les mondes. Son microcosme est identique au macrocosme :

« La vraie figure de la vie s'étend sur les deux domaines, le sang de la circulation suprême passe dans les deux : il n'y a ni En deçà, ni Au-delà, rien que la grande Unité... »
(Rilke, lettre à Witold von Hulewicz du 13.11.25).

*Chanter en vérité est un tout autre souffle.
Un souffle pour rien. Un vol en Dieu. Une brise...*
(Sonnets à Orphée I, 3)

Panthéisme vient du grec ancien pan (πᾶν) : « tout » et theos (θεός) (« dieu ») ce qui signifie que *Dieu est Tout*. Ce qui nous renvoie au logion 77 :

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi.*

Comme tout est si clair dans la bouche de Jésus !...

Yves

*

BIBLIOGRAPHIE

NAHAL TAJADOD
ROUMI LE BRÛLÉ
JC Lattès 2004



Pourquoi un homme brûle-t-il ?

Pourquoi un érudit et prédicateur célèbre s'enferme-t-il soudain avec un vagabond bizarre et frileux, pendant quarante jours et quarante nuits, et en ressort illuminé, enflammé, dansant ?

Et pourquoi ce savant quelque peu solennel devient-il Roumi, le très grand poète soufi, l'inventeur de la danse des derviches tourneurs, au moins l'égal de Saadi, de Hafez et d'Omar Khayyâm ?

Quel fabuleux phénomène a opéré cette métamorphose ? Comment naquirent ces cinquante mille vers inoubliables ?

Quel est ce feu ?

Depuis le XIII^e siècle, cette histoire d'amour ne cesse de hanter la littérature persane. Marquée dès l'enfance par l'œuvre de Roumi, Nahal Tajadod n'hésite pas, dans

un roman inspiré par l'Orient mystique et charnel, à lever tous les voiles, même les plus intimes, sur cette passion qu'on appela divine.

Quand le corps et l'esprit, cessant de s'opposer, brûlent enfin de la même flamme.

*

Shams de Tabriz, tu es connu de l'amour et non de la raison

Cette histoire, je l'ai écrite en quatre ans. Entre-temps, ma mère est morte et j'ai eu, après dix ans de tentatives, une fille qui porte le nom de la grand-mère de Roumi, Kiara. Ainsi l'écriture de ce livre fut interrompue par un deuil, une naissance et un allaitement.

Mon mari, qui est aussi écrivain et qui travaille sans cesse, me reprochait souvent ces interruptions. À ses remarques je répondais par

un vers de Roumi qui commence par : « Pendant un certain temps le *Masnavi* prit du retard » ... La deuxième moitié du vers – je l'avoue – m'échappait, je n'y prêtais pas grande attention. Elle me semblait même énigmatique. En fait je l'avais oubliée. À cette époque, j'allais et mes journées se divisaient en intervalles de trois heures correspondant au cycle des tétées. Un jour, j'ouvris le deuxième tome du *Masnavi* et je lus les premiers vers :

*Pendant un certain temps le Masnavi prit du retard,
Il faut du temps pour que le sang devienne lait.*

« Pour que le sang devienne lait ». Ces mots s'adressaient à moi. J'ai fermé le *Masnavi*. Je l'ai porté à mes lèvres puis sur mes yeux – comme on le fait avec le Coran – et j'ai senti que je m'avançais sur le bon chemin, que Roumi m'accompagnait...

Je n'ai pas voulu proposer une lecture érudite de la vie de Roumi car, en dépit de ma formation académique, je n'ai jamais trouvé dans cette forme de travail - complète, précise, profonde, implacable - une trace de beauté ou de sentiment.

J'étais inscrite à l'École Pratiques des Hautes Études en vue de mon doctorat, qui portait sur l'étude d'un texte manichéen chinois du VIII^e siècle. Un jour, alors que le professeur venait de réussir non sans mal à déchiffrer un manuscrit manichéen rédigé en copte, il demanda notre appréciation. Je répondis spontanément que je le trouvais « beau ». Aussitôt les cinq ou six étudiants qui se trouvaient là me lancèrent un regard anathème. Sous les toits de l'académie l'usage de ce mot était banni.

Je fus plus tard constamment confronté à ce problème. La beauté était à rechercher hors des murailles universitaires. D'où mon choix de travailler sur ce récit en écrivant le livre à la première personne...

Si j'ai parlé à la première personne – du masculin-, si je me suis mise à la place du troisième homme qui compta vraiment pour Roumi, c'est-à-dire de Hesam ..., c'est à cause d'une phrase, lue dans sa biographie, rédigée peu après sa mort entre 1318 et 1353, une phrase simple, d'un texte du XIV^e siècle... qui s'adressait directement à moi, qui n'exigeait aucun commentaire et qui pouvait allègrement se passer de béquilles et d'exégèses.

Cette phrase, oui, elle était simple. La voici en persan : *va Mowlana eshq bazi baou mikard*, c'est-à-dire : « Et Mowlana (Roumi) avec lui (Hesam) faisait l'amour. »

Avant Hesam, il y avait eu Salah et avant Salah le très fameux Shams, le Soleil, la braise. Mais jamais une phrase d'une telle clarté n'avait expliqué leur relation mystique, ésotérique, emblématique, d'une manière tout simplement humaine. J'avais recueilli, au fil de mes lectures, des renseignements sur leurs retraites spirituelles, leurs nuits de solitude, leurs désirs - même charnels -, sans que pour autant une indication aussi claire m'autorisât à m'immiscer dans ces fameuses nuits de retraite et à regarder, sans voile, les « amants ».

« Et Rumi avec Hesam faisait l'amour. » Cette phrase me permit de m'identifier à Hesam, d'être Hesam et d'éprouver comme lui l'expérience de l'amour physique à la première personne du masculin singulier... Ce « je », cette première personne au masculin, ne pouvait pas ne pas savoir...

*

Silence, car dorénavant,
La poésie, comme la rime,
Malgré la pratique des autres,
Jamais nous ne les accordons...

Abrège ici cette lecture,
Reste silencieux, prends patience,
Pour que ce soit toi que je lise,
Faisant de toi le Coran même...

Éteins parole et si
Quelqu'un dit : « Hors du mot
Et du son, pas de forme
De parole » - mensonge...

Ma parole nourrit les anges,
Mais si je reste sans parole,
L'ange affamé me dit : « Toi, parle,
Pourquoi gardes-tu silence ? »

Extraits de : Nahal Tajadod, *Rumi le brûlé*, JC Lattès, 2004, p. 247 ; 370.

*

RAYMOND OILLET
CONNAISSANCE DU MATIN
Pour une vie poétique : libre essai
EDILIVRE 2018

Raymond Oillet, né en 1943, a fait des études de philosophie et de lettres. Il a enseigné en France et en Suisse où il s'est rapproché de Krishnamurti et de son célèbre homonyme Krishnamurti U.G. Il a collaboré en France avec Émile Gillibert aux Cahiers Métanoïa pour divulguer les enseignements de l'Évangile selon Thomas, et avec Stephen Jourdain pour qui il a signé la longue postface-programme de son livre *L'Illumination sauvage* (Dervy 1994). Il s'est exprimé dans de nombreux articles de revues (Question de..., Troisième Millénaire) et il a également proposé une approche très neuve de la philosophie et de l'esthétique dans son petit livre *La Création* (éditions 379 Nancy 2003). Il est cité pour cela dans le *Guide Almora de la spiritualité* (2013).

Le présent ouvrage approfondit le thème de la « création » déjà exploré dans un premier livre édité en 2003. Concept théologique à l'origine, la création devient aussi le projet récurrent de générations d'artistes appliqués à une mimesis du monde, et qui en offrent finalement la meilleure illustration pratique. Philosophiquement et comparativement, c'est l'exposé d'un platonisme traditionnel enrichi des intuitions de penseurs actuels, la création devenue simplement poésie. Il s'agit donc d'une nouvelle exploration de concepts grecs visant à rejoindre un existentialisme capable de métamorphoser nos vies en rapprochant des points de vue contemporains d'autres points de vue très anciens, jusqu'à l'Antiquité, en les comparant sans les opposer ni les confronter.

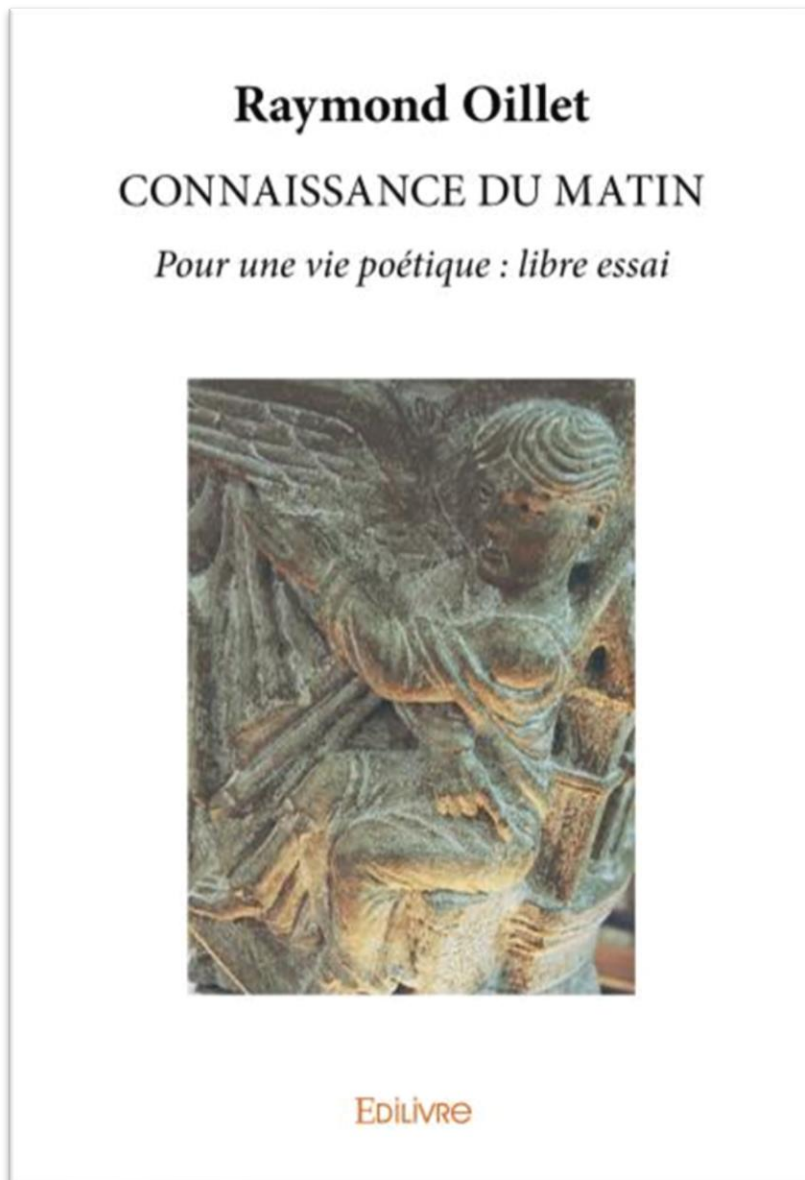
Raymond Oillet nous a fait l'amitié de nous offrir un exemplaire de sa dernière création. Parcourir cet ouvrage aussi riche par ses références que dense par ses analyses suppose une lecture attentive. Nous y avons sans surprise retrouvé une approche gnostique de la Révélation, fruit de la rencontre de l'auteur avec les logia de l'Évangile selon Thomas, dont nous nous proposons de reproduire ici quelques extraits.

*

Le Royaume se trouve dans la vision qu'on a de lui : ce n'est ni une réalité géographique ni une réalité juridique... Les *logia* de cet évangile, c'est ainsi qu'on appelle ces paroles, illustrent le rapport de la lumière à l'image de façon telle qu'on peut les croire nourris de tradition platonicienne. En fait ils offrent un sens plus exceptionnel parce qu'ils inscrivent la chair du monde dans le Royaume. Où

l'on voit que le problème de l'identité personnelle et celui de la vision, de l'expérience du monde sont confondus, en fait la même question avec une seule réponse ou une seule interprétation. Voyons quelques exemples. À la question souvent répétée par les disciples, et toujours dans une perspective téléologique de salut : *Quand... ou Comment... irons-nous dans le Royaume ?* cette réponse de Jésus fuse : *Le Royaume, il est le dedans et le dehors de vous...* (Log. 3) *Ne comprenez-vous pas que celui qui a créé le dedans est aussi celui qui a créé le dehors ?* (Log. 89). La vérité est pour ainsi dire rétablie par un autre déchiffrement du réel : *... quand vous ferez des yeux à la place d'un œil, et une main à la place d'une main, et un pied à la place d'un pied, une image à la place d'une image, vous irez dans le Royaume...* (Log. 22). Les *logia* de l'image offrent un thème auquel s'associe toujours celui de la lumière ; ils illustrent à merveille une problématique tellement ancienne qu'on ne peut plus croire ici qu'elle se limite à un enseignement chrétien ou gnostique... Cette problématique sera reprise par Denys et toute la tradition byzantine, mais dans l'*Évangile selon Thomas*, elle reste intimement liée à la question de l'identité personnelle : *Nous sommes venus de la lumière, là où la lumière est née d'elle-même. Elle s'est levée et manifestée dans leur image...* (Log. 50). C'est par ces mots que le Maître recommande à ses disciples de décliner leur identité. Quant à Thomas, qui pourrait bien être Judas dont la mission, délivrer le message *en cachette*, n'aurait pas été comprise, il semble être le *jumeau* qui a partagé un degré égal de réalisation ou de connaissance avec son Maître. Lorsqu'il rapporte cette parole, *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi aussi je serai lui...* (Log. 108), il porte témoignage de cette réalisation qui s'éprouve et ne se démontre pas. Nous ne sommes plus loin des révélations de ceux qui ont atteint ce degré d'unité où les différences ne séparent plus, parce qu'elles sont devenues la trame vivante de la manifestation, du mouvement de la création. L'unité est un rapport vivant du Père et du Fils, et un rapport vivant de la lumière et de l'image, et c'est pourquoi il me paraît si capital d'associer une réflexion sur la création à celle qui approfondit l'exploration de l'identité. Si j'en viens aux *logia* de l'image, je peux enfin constater cette dialectique de la création évoquée un peu plus haut : *Les images se manifestent à l'homme et la lumière qui est en elles est cachée. Dans l'image de la lumière du Père, elle se dévoilera et son image sera cachée par sa lumière* (Log. 83). L'image a pouvoir de cacher la lumière, pouvoir de sidération, pouvoir hypnotique, mais lorsque le règne s'établit, l'image révèle la lumière : des deux termes, aucun ne disparaît, jamais. Mais l'image du régime d'occultation se métamorphose en porteuse de lumière, en régime de révélation. Ainsi le Maître peut-il dire : *Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi. Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là.* (Log. 77)

L'ANGE DE MOZAC



Je dois à mes lecteurs quelques explications concernant l'illustration qu'on peut voir en page de couverture de mon livre récemment publié par Edilivre *Connaissance du matin*. Certains de mes lecteurs les plus curieux m'ont interrogé à ce sujet, comme ils m'ont interrogé à chacune de mes allusions au mythe chrétien. Voyons en quelques mots. Si l'on fait une recherche sur Google, c'est la même réponse qui est trouvée. Par exemple, voilà ce qui est écrit dans la page dédiée à l'église de Mozac (Roman.net) : « Un ange, assis près du tombeau vide, annonce d'un geste que le Christ est ressuscité... » Il n'est pas ici dans la tombe mais au ciel, là-bas...

Véritable image de la 'coupure' ontologique, ou... C'est une fable que tout le monde connaît, avec la fécondité que l'on sait, ou une histoire qui délivre tout autre sens si l'on adopte la perspective gnostique que je préconise. Cette fois-ci je serai même tranchant. Point de résurrection au sens où il est entendu par le commun des mortels ; la réanimation d'un cadavre... au troisième jour – il ne manque que la date et l'heure. Que les âmes simples y croient et s'en consolent, je leur laisse ce privilège et je ne le partage évidemment pas. Les propositions qu'on trouve dans mon livre sont d'une autre portée, très claires, et l'on peut y donner son agrément ou pas.

La création est un avènement miraculeux, ici maintenant, qui se fait des 'deux mains du Seigneur' (tiens, cela se voit à la voussure du portail nord de la

cathédrale de Chartres, un ‘aperçu’ théologique intéressant !) ; en ‘fait’ (si j’ose dire) avec de l’essence (les idées, les modèles...) et de l’existence, cette matérialité, cette *phusis*, qui nous fascine tant. On connaît mes auteurs tant cités, n’est-ce pas ? surtout Ibn’Arabi, Maître Eckhart, Silesius et aujourd’hui Stephen Jourdain on ne peut plus clair sur la question, et comme ils le disent directement, sans métaphore ! Par contre nous avons affaire ici à une allégorie fort descriptive, l’ange désigne d’une main cette terre que n’habite plus Jésus, et de l’autre le ciel où, croit-on, se tiennent les essences immatérielles qui ne peuvent ‘connaître l’odeur de l’existence’ – c’est ainsi que s’expriment mot pour mot Ibn’Arabi... et Stephen Jourdain, qui n’a pas froid aux yeux, qui dit que c’est un ‘miracle’ – point – sans explication donc, sans recours à une rationalité anthropomorphique, causalité dans ce cas, méfions-nous... Mais cela se passe comme ça, d’où l’expression directe et sans conteste du geste de l’ange : simultanément, ici et là, dans un geste croisé comme le symbole d’un seul instant de Vie où le Seul se donne à co-naître dans une histoire, aux périls de cette histoire ! Point, j’insiste. Qu’on le prenne comme on voudra, ou pas du tout. Mais de ce choix gnoséologique, je n’ose dire sotériologique, dépend toute notre destinée – dont nous sommes responsables finalement.

Maintenant, j’élargis mon point de vue et j’ajoute : pourquoi avoir associé ces deux concepts d’identité et de création ? Le thème de la création, associé à celui de l’identité, c’est dire d’abord (en insistant !) qu’il y a quelque chose plutôt que rien, et un témoin irrécusable de la manifestation : ‘moi’ en particulier qui en fait le constat. Cela se produit en conscience où se croisent précisément les deux ‘réalités’ d’essence et d’existence, antinomiques et néanmoins ‘croisées’. C’est ma formule : « de l’Esprit pur et mise en je-u ». La métaphysique constatait une totalité pleine mais la Vie s’éprouve (personnellement) dans des conditions qui ne sont évidemment pas celles de conceptions physicalistes : une surabondance et un débordement de l’Absolu... au foyer de cette personne ! Aux périls des effets potentiellement dévastateurs d’une inondation ; et je parle autant du ‘mouvement d’amour’ (divin) que secondairement de nos agitations mentales (humaines). Mais ‘tout’, j’en reviens à une autre proposition centrale, je dis bien TOUT, se joue dans la rivalité de l’image et de la lumière (log. 83 de l’*Évangile selon Thomas*, qui n’est pas non plus une métaphore !), en contradiction ou en coïncidence, occultation ou révélation, défiguration ou exhaussement de beauté. À condition d’échapper aux pièges des mots et des hallucinations de l’affirmation logique, et y compris ces mots-ci (comme se plaisait à le rappeler chaque fois Stephen Jourdain), tout est dit qui méritait d’être dit... C’est à cet instant, comme je l’écrivais il y a peu à un ami proche, que se lèvera le soleil adorable de la Poésie.

13 septembre 2018

*

DEVA PRASHNA
TOUTES LES COULEURS DU SOLEIL LEVANT
LIBRINOVA 2018

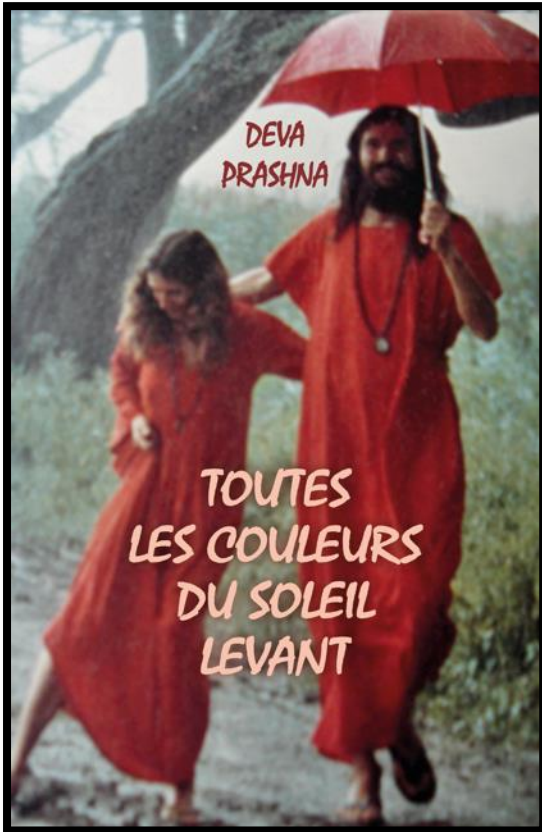
Deva Prashna, plus connue à Metanoïa sous le nom d'Anasuya, est native du Pays Basque. Elle a passé de nombreuses années en Inde entre le Maharashtra, l'Uttar Pradesh et le Tamil Nadu. Elle a traduit neuf textes d'inspiration non dualiste (l'Advaita Vedanta), publiés aux éditions Arfuyen, L'Originel et Le Mercure Dauphinois. Elle nous livre aujourd'hui un témoignage intime, honnête et sans compromis sur les 15 années qu'elle a passées dans la communauté d'Osho, entre l'Inde et l'Oregon, de 1976 à 1990.

La communauté spirituelle d'Osho – Bhagwan Shree Rajneesh – a fait scandale dans les médias, dans les années 70-80. Depuis la diffusion sur Netflix, le 16 mars 2018, de *Wild Wild Country*, son héritage est à nouveau durement controversé. L'auteure, qui vécut dans ce ferment spirituel de 1976 à 1990, relate dans *Toutes les couleurs du soleil levant* sa propre expérience. Une autre facette faisant ressortir beauté, amour, la portée universelle de cette alternative spirituelle ainsi que la profondeur des enseignements du maître. Un témoignage direct et sans compromis de cette aventure bouillonnante, titanesque et passionnée entre l'Inde et l'État d'Oregon, aux USA.

Osho est au cœur de ce livre et son savoir encyclopédique de la spiritualité en imprègne chaque page. Ses disciples sont pleinement dévoués à son enseignement et l'on découvre à travers les yeux de l'auteure l'amour inconditionnel qu'il suscite. Mais bien loin de mener une pédagogie visant à soumettre les membres de sa communauté, Osho cherche plutôt à les libérer de leur conditionnement. Il prône alors la naissance de « l'homme nouveau », un être précurseur portant des valeurs d'amour, de célébration de chaque aspect de la vie et d'éveil de la conscience. Figure paternelle complexe et secrète, le sage demeure auréolé de mystère et ce livre est l'occasion pour chacun, de s'approprier sa vision de l'humanité.

Dès son initiation, Osho montre à Deva Prashna le chemin de la connaissance d'elle-même. La narratrice se métamorphose au fil des pages. Elle nous livre ses impressions sur le chemin parcouru, mais aussi ses doutes, sans langue de bois, devant certains agissements troublants à l'intérieur de la communauté. En même temps qu'une interrogation sincère, ce livre est l'histoire d'une libération de soi, de l'énergie, du passé, pour mener une vie affranchie, enfin.

« Ces longs mois passés loin d'Osho m'avaient fait prendre la pleine mesure de ce que représentait sa présence, pour moi comme pour nous tous, ses 'compagnons de route'. Son énergie avait imprégné chacun de ses *sannyasins* (disciples) au-delà de toute description. Où que nous fussions, quoi que nous fissions, nous étions une famille, sa famille, ses enfants, ses amis, disait-il. »



Ce projet d'écriture, je n'en voulais pas, ce projet je l'ai repoussé. Mon histoire, je la connaissais. De plus, je trouve les récits autobiographiques quelque peu narcissiques. Comme si cela intéressait quiconque d'autre que soi ! Mais l'idée ne me quittait pas. Par une sorte d'abandon à une volonté supérieure autre que la mienne, j'ai finalement accepté d'écrire ce témoignage en me disant : « Au moins, ce sera un bon exercice d'écriture. » Je savais seulement que je le mènerais jusqu'au bout, je me l'étais promis.

Et puis et surtout, écrire est un acte de liberté, c'est là son plus grand cadeau. Cela me tentait de rapporter cette période en toute indépendance, loin de toute censure extérieure mais aussi personnelle, sans essayer de plaire ni de convaincre, sans rentrer dans le

blâme ni l'apologie, sans me grandir ni me rabaisser, sans la peur du qu'en-dira-t-on de mes pairs *sannyasins* comme des observateurs étrangers à cette aventure, mais comme cela me venait, tout simplement. Dire ce que je voulais comme je le voulais s'est révélé une grande jubilation.

Sheela et toutes celles et ceux qui ont eu des postes à responsabilité dans cette « caravane orange », toutes celles et ceux qui ont eu du pouvoir et qui parfois en ont abusé étaient avant tout des « *sannyasins* » en amour avec leur maître. Parfois, les choses glissent insensiblement, une chose en amène une autre et on se demande où tout a commencé. En observant ces femmes, car pour la plupart ce furent des femmes, toutes admirables de détermination, d'intelligence et de créativité – rappelons qu'il n'est pas si aisé de porter de lourdes responsabilités –, je me suis souvent posé cette question : si l'existence m'avait donné un autre rôle, un rôle où moi aussi j'aurais été promue à un poste de pouvoir, comment aurais-je agi ?

Le pouvoir est un test difficile, un test ultime. Et la soif de pouvoir, loin d'être le lot d'individus isolés, semble relever d'une tendance inhérente à l'âme humaine, laquelle contient toute la beauté comme toute la noirceur de l'existence, en potentiel et en proportions diverses. Quant à ceux qui n'étaient pas destinés à être le jouet de cette tentation, le grand challenge consistait à faire preuve de discrimination entre s'abandonner aux mains du maître et se soumettre à des personnes ou situations abusives. La leçon fut cuisante, mais radicale. Cependant, plutôt que de se concentrer sur des individus particuliers, mon attention s'est portée sur le côté inévitable et récurrent de ce phénomène qu'on retrouve dans bien des communautés religieuses ou non, et ce depuis des temps immémoriaux.

Chacun joue le rôle qui lui est assigné. Le mien n'était auréolé de rien de particulier, et c'est depuis cet angle que j'écris mes impressions, avec mes naïvetés, mes travers et mes limitations, mais aussi ma fraîcheur, ma passion et ma sincérité. J'ai fait la paix avec le personnage que j'étais. Que dire ? Il fait partie de ce que je suis ! Les passions vont et viennent, mais le feu intérieur est inextinguible. Il *est* ce que je suis !

Dans ce processus d'écriture, j'ai pris conscience du phénomène évasif, relatif et décousu de la mémoire. C'est donc un témoignage purement subjectif et qui n'engage que moi. Ce sont mes impressions tout à fait personnelles de simple disciple, qui ont le mérite de décrire cette expérience de l'intérieur par une suite de courts paragraphes, tels des flashes, des touches de peinture, telles les pièces d'un puzzle que j'ai mis un certain temps à emboîter vu la nature évanescence de la mémoire.

Toutefois, rien n'aurait de sens dans ce témoignage sans ce fil d'Ariane, ce fil rouge, cette flamme sous-jacente : l'amour indicible qui lie le maître à son disciple, un amour inouï, impossible à décrire ou à concevoir pour celui ou celle qui ne l'ont pas connu.

Deva Prashna

POÉSIE

VIDE MÉDIAN



L'infini n'est autre
Que le va-et-vient
Entre ce qui s'offre
Et ce qui se cherche
Va-et-vient sans fin
Entre arbre et oiseau

Entre source et nuage

*

Entre arbre et nuage
Que passe oiseau blessé ou vent ravi
Que l'éclat furtif s'inscrive
 entre les yeux
 entre les lèvres
À la vraie vie
 indéfiniment
 nous re-naissons

*

Au bout de la nuit, un seuil éclairé
Nous attire encor vers son doux mystère
Les grillons chantant l'éternel été
Quelque part, la vie vécue reste entière

Extraits de :

François Cheng, *Le livre du Vide médian*, Albin Michel, 2009

*

LE CHEMIN SE FAIT EN MARCHANT

À Antonio Machado

Tout passe et tout demeure,
mais le propre de l'homme est de passer,
de passer en faisant des chemins,
des chemins sur la mer.

Je n'ai jamais cherché la gloire,
ni cherché à laisser
dans la mémoire
des hommes ma chanson
J'aime les mondes subtils,
légers et aimables,
comme des bulles de savon.

J'aime les voir se peindre
de soleil et de rouge, voler
sous le ciel bleu, trembler
Soudainement et se rompre...

Je n'ai jamais cherché la gloire.

*Passant, sur les traces de tes pas
se trace le chemin, et rien de plus ;
passant, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant.*

*En marchant se fait le chemin,
et lorsque l'on se retourne
on voit le sentier sur lequel
jamais on ne retournera.*

*Passant, il n'y a pas de chemin,
seulement la trace de sillages sur la mer...*

Il fut un temps dans ce lieu
où aujourd'hui les bois s'habillent d'épines
on entendit la voix d'un poète crier
*Passant, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant....*

Coup après coup, vers après vers...

Le poète mourut loin de chez lui.
Il est recouvert de la poussière d'un pays voisin.
En s'éloignant on le vit pleurer.
*Passant, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant....*

Coup après coup, vers après vers...

Quand le chardonneret ne peut chanter

Quand le poète est un pèlerin,
Quand il ne sert à rien de prier.
*Passant, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant...*

Coup après coup, vers après vers

Joan Manuel Serrat

*

Si tu veux passer ta vie tranquillement, ne chemine avec personne ;
et si tu chemines avec eux, sois comme ne cheminant pas.

Silvanos
Écrits gnostiques, La Pléiade/Gallimard, p. 1199

*

Caminante, son tus huellas
el camino, y nada mas ;
caminante, no hay camino,
se hace camino al andar.
Al andar se hace camino,
y al volver la vista atras
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar.
Caminante, no hay camino,
sino estelas en la mar.

Passant, sur les traces de tes pas
se trace le chemin, et rien d'autre ;
passant, il n'y a pas de chemin,
le chemin se fait en marchant.
En marchant se fait le chemin,
et en se retournant
on voit la sente sur laquelle
jamais on ne retournera.
Passant, il n'y a pas de chemin,
seulement la trace de sillages sur la mer.

Antonio Machado
Chant XXIX *Proverbios y cantarès*,
Campos de Castilla, 1917

*

Machado dort à Collioure
Trois pas suffirent hors d'Espagne
Que le ciel pour lui se fit lourd
Il s'assit dans cette campagne
Et ferma les yeux pour toujours

À jamais ici demeure
De qui les yeux se fermèrent
Au bruit amer de la mer
Machado qu'ailleurs l'on meure

Aragon
Les Poètes, Œuvres poétiques complètes II,
La Pléiade/Gallimard, p. 353 ; 411

*

MEURTRE DANS LA CATHÉDRALE

Ils savent et ils ne savent pas
ce qu'est agir ou ce qu'est subir.
Ils savent et ils ne savent pas,
Qu'agir est subir
Et que subir est agir.
Celui qui agit ne subit pas plus
Que n'agit celui qui n'agit pas.
Mais tous les deux
sont liés
Par une éternelle action,
une éternelle patience
Selon lesquelles tous doivent consentir
à ce que cela puisse être volontaire
Et selon lesquelles tous doivent souffrir
que telle puisse être leur volonté,
Que puisse perdurer le modèle,
car le modèle est action
Et subir,
que puisse tourner la roue
Et toujours être toujours immobile.

T.S. Eliot



Extrait de : *Murder in the Cathedral*, I,
Faber & Faber, 1950, p. 21

*

PO-YOUL

Après ces cris, ces hurlements, ces imprécations orantes...
Une seule, un seul vœu : à ton image, Thibet, sur le plan des châteaux
surnaturels
Laisse-moi bâtir et orner la petite chambre que tout homme bâtit en lui-
même,
Ou – brute populaire – ne bâtit pas.
Moins haute que le Potala, qu'elle soit bâtie sur son arête...
Au dedans, - beurrée de douceurs, copieuse et sucrée, mijotante et
mystiquement mûre,
Avec des recès plus noirs et plus riches, - l'éclat des coups sur l'œil fermé,
le jaillissement...
Avec son orchestre de voix mélodiques, - mais amoureuses, rugissantes
au seul démon d'amour
Avec des conjurations dépeçantes pour mes ennemis
Qu'ils soient, ceux-là, mis en pièces !...
Que la demeure de mon âme devienne cette hymne Thibétaine !
Mais au dehors, les fenêtres et le toit pur...
S'ouvrent tout grand sur tes abîmes,
Tes vallons, tes creux, la carrure de ce pays,
Que du bout de mes doigts écrivant, mais frémissant de paroles pulpées
De mes deux mains saisissant et secouant ton immense sujet, pays de Bod
J'ai tenté d'enlacer en Poèmes, cet hymne exutoire...
D'autres parmi les hommes, ont choisi leurs dieux parmi les hommes !
Et ! Thibet, c'est dans la face de la Terre
Que choisissant son visage le plus majestueux, le plus expressif,
Je t'ai fait, Pèlerin découragé, la Hauteur, le Symbole, - le Dieu.

Victor Segalen
Thibet XXXVIII

*

SEGALEN ANGE



Je comprends Segalen
Sous son arbre
Un vers de Shakespeare
Puis s'en aller
Tout se rappeler
Tibet Chine
En une seule seconde

Tout se rappeler
Puis s'en aller
L'éveil par-dessus le col
Segalen est un bouddha moderne
Autour de lui
Un groupe d'anges
Qui parle castillan

Que hay en el cielo
La nubes
Que hay en las nubes
Le pur plaisir du vide

Zéno Bianu

Extrait de BLEU FAUVE, *Le Castor Astral*, 2018

*

IL N'Y A PAS DE CHEMIN



*caminante no hay camino
se hace el camino al andar
toi qui marches il n'y a pas de chemin
le chemin se fait en marchant*

Antonio Machado

il ne faut pas
que la feuille d'eau
ait de si tôt
rendu la pluie

quoi donc et qui attendre
si je n'attends plus rien
si je ne vais nulle part
ni quelque part ni autre part

le temps passe sans passer
car le temps passe en moi
sans que jamais je cesse
d'être le passant du temps

quoi donc et qui atteindre
l'inattendu est hors d'atteinte
je suis seul à devoir
cheminer sans chemin

il ne faut pas
que la feuille d'eau
ait de si tôt
rendu la pluie

Yves

*

SUR LE TOIT DU MONDE



Mont Kailash, Tibet

*le voyageur voyage et va
le voyant le tient sous ses yeux
où est l'innommé que l'on dénomme*

Victor Segalen

au pays du dragon
nous allons pas à pas
foulant le toit du monde
sans esprit de retour

toujours main dans la main
et les yeux dans les yeux
nos cœurs à l'unisson
battant à ce seul chant

que tout être qui vit
sans ennemi sans obstacle
puisse libre se mouvoir
sur les chemins du monde

qui mènent nul ne sait où
si ce n'est en nos cœurs
sans chercher d'autre voie
nous allons dans la joie

au pays du dragon

Yves

*

DOMPTEUR DE VENT



Chevaux de vent, Tibet

Il voulait dompter cette force, en être seul le maître et la conduire au plus loin.

Et, au plus loin, se laisser entraîner.

À eux deux – et entre eux deux – course commune au-delà des plaines et des monts, des océans et des déserts, des steppes et des forêts.

Constant dépassement des jours et des nuits, des saisons, des années et des siècles.

Survol sans fin de l’histoire continue des choses et des êtres que bouscule ou caresse le vent, selon qu’il est ouragan ou zéphir.

Ce vent qui rend fou ou qui apaise.

Qui, au plus haut, porte l’oiseau et qui, effaçant l’horizon, guide le grand voilier.

Puissant seigneur de l’espace mais qu’à chaque instant le temps sans retour laisse sur place...

Est-ce à dire que chevaucher indéfiniment le vent ne mène nulle part ?

Jacques

*

CHANT

Le gnostique n'échappe pas à la souffrance et à la mort. Et son lot en ce monde est celui du commun des mortels. Seul son vécu diffère lorsqu'il sait le chanter et le transcender en le chantant. Nous avons peu de souvenirs de Martine, l'épouse de Jacques, décédée des suites d'une longue et pénible maladie. Nous avons fait sa connaissance lors d'un déjeuner à Marsanne. Nous avons eu une autre fois l'occasion d'une communication téléphonique fructueuse à propos de l'étymologie grecque du mot musique. Nous la connaissons beaucoup mieux maintenant grâce à ce très beau chant d'amour que lui a dédié Jacques. Elle est désormais également vivante dans nos cœurs car *celui qui a connu l'épreuve a trouvé la Vie*. Un grand merci à Jacques de nous faire partager le grand amour de sa Vie !

*



*Je sais que je vais
mourir,
mais je n'y crois pas.*

Vladimir Jankélévitch

Le grand mystère, ce n'est pas la mort, mais la vie.

Depuis que ton existence a quitté la mienne, je ne fais plus que survivre.

Survivre dans l'attente de ton non-retour,

(te rejoindre ? Mais où ?)

Cette attente absurde qui est, comme l'attente du pire ou de l'improbable, la plus insoutenable des épreuves.

Après quarante-cinq ans de vie commune et de relation très fusionnelle, il me faut désormais apprivoiser ton absence et la douleur constante qui en résulte.

Convertir le manque sans espoir en une présence autre.

Mais où je ne pourrai jamais plus te prendre dans mes bras,

(seuls Delphine, Sylvain, Ambre et Florence me sauvent de la détresse totale ; ainsi que les autres membres de notre famille et nos amis, bien sûr : grâce à eux tous, aujourd'hui, personne ne me fait défaut, si ce n'est toi...)

Si je t'appelle en hurlant, tu fuis. Mais si je te nomme à voix basse, il me semble que tu es avec moi.

Crois-tu que la belle histoire peut se poursuivre entre nous ?

Cette belle histoire dont tu me disais, lorsque la dissension risquait de nous séparer, qu'il serait dommage d'y mettre fin.

Mystère de la mort, tout de même.

Étais-tu encore consciente quand on m'a informé de ce que ton départ était imminent et proposé alors de ne pas te quitter ; quand, le soir, on a disposé dans ta chambre, pour moi, à côté du tien, un lit où je n'ai pas pu dormir ; quand, au milieu de la nuit, j'ai eu l'impression que ton souffle faiblissait ; que je me suis levé pour être au plus près de toi et qu'en moins d'une minute j'ai été invité, comme témoin, à la disparition de la petite flamme que tu continuais d'abriter ?

Moment fort, doux... et révoltant : ton soudain apaisement, contre ma souffrance pour longtemps ; souffrance pressentie depuis toujours : aimer expose à cette douleur, toute la vie durant, celui des deux qui perd l'autre ; c'est une fatalité, sauf à mourir ensemble.

J'étais prévenu, mais non préparé.

Maintenant, j'essaie de croire que ma présence auprès de toi et mon amour pour toi (mes mots, mes caresses, mes baisers, dont je n'étais pas certain que tu les percevais), à l'instant de ton effacement, ont été en faveur de la sérénité que j'ai pu lire enfin sur ton visage

(et pour moi, le déchirement.)

La belle histoire entre nous, je vais faire en sorte qu'elle continue d'être dans ce que je t'écris.

T'écrivant, je te réalise, au sens premier, c'est-à-dire sans te sublimer.

Te conviant dans ce moment où je t'écris et, à nouveau, dans notre maison, notre jardin, dans ma propre vie, je deviens ton auteur et te remets au présent.

Et j'en arrive à me dire que je suis né pour écrire ce chant qui, sans toi, n'aurait pas lieu d'être ; toi sans qui une part essentielle de moi-même n'existerait pas.

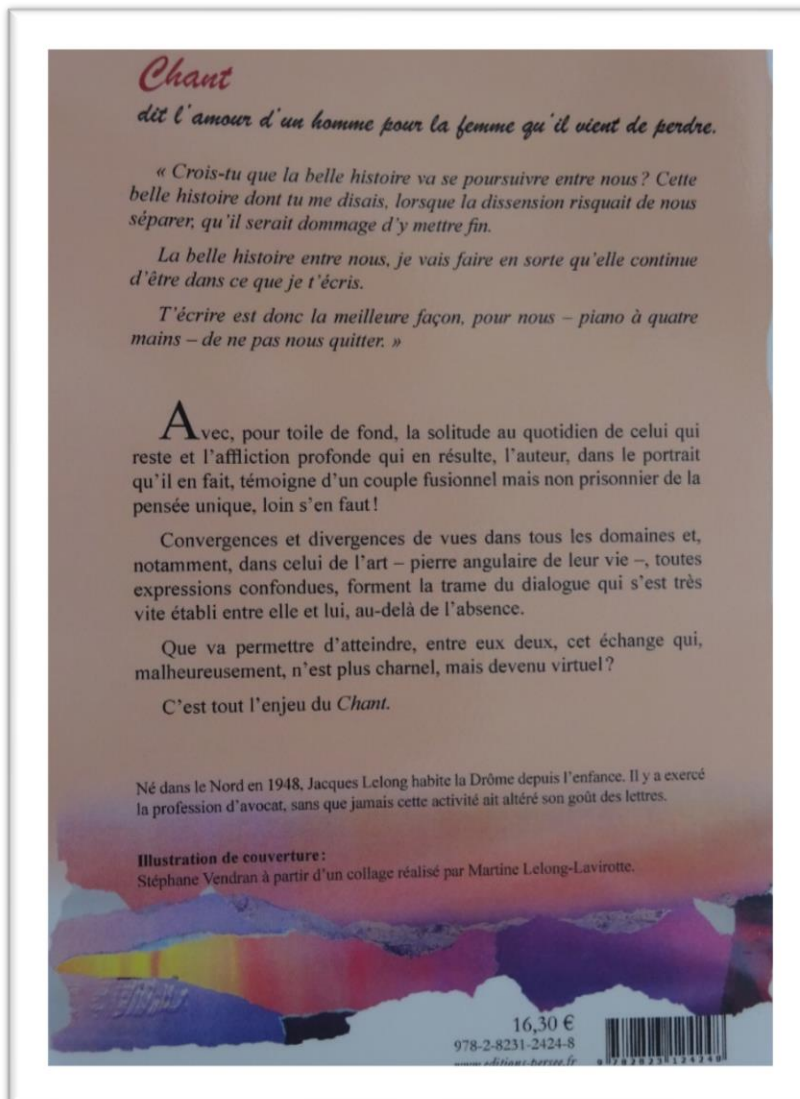
T'écrire est donc la meilleure façon, pour nous – piano à quatre mains – de ne pas nous quitter.

Mais, au préalable, il me faut révoquer nos souvenirs afin de prévenir toute stérile nostalgie ; ou, du moins, me faut-il en user comme simples points d'appui de notre futur.

Jacques

Extrait de : *Chant*, éditions Persée, 2018.

*



QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN

Prière pour ne plus vivre séparé (suite)

Mille fois sur le métier, j'ai remis mon ouvrage,
comme un paysan qui sait
que la terre finit toujours par réparer
les ravages du ciel
j'avais une mission à remplir.
Je m'en suis acquitté de mon mieux.
Jusqu'à en mourir,
Car je suis venu, et je l'ai dit,
pour les brebis perdues
de la maison d'Israël,
celles qui attendaient un sauveur
pour leurs promotions nationales,
celles qui attendaient un Messie
pour la victoire finale
du Peuple de Dieu dans le combat
décisif des Fils de lumière
contre les Fils des Ténèbres.
Ils se sont mépris sur mon compte,
ceux qui ont voulu m'investir
d'un royaume extérieur.
Les païens d'Athènes et d'Alexandrie
étaient beaucoup plus aptes
à recevoir mon Royaume
que les enfants de la maison d'Israël,
d'où l'énorme méprise
de ceux qui ont voulu m'annexer.
L'œuvre du Grand Faussaire
vint se greffer là-dessus
d'une si étrange façon
qu'elle aboutit à la pire des malversations.
Ainsi mon message a été dénaturé ou étouffé
aussitôt qu'annoncé.
Et pourtant, ce n'est pas faute d'insister,
car, mes disciples, à l'affût d'une récompense future,
continuaient leurs interrogations :
le Royaume, quel jour viendra-t-il ?
J'avais beau dire que le Royaume
est répandu sur la terre

Mais que les hommes ne le voyaient pas,
je rencontrais toujours la même incurie.
La terre, ma compagne
et ma grande éveilleuse
m'assista à nouveau de ses soins diligents.
Je puisais sans compter
dans son grenier débordant,
pour des associations
qui ne laissaient aux spéculateurs
aucune chance de salut
entre le monde informel
et celui de nos quotidiens labeurs.
Le Royaume ressemble à un grain de sénévé
qui est la plus petite de toutes les semences :
mais quand elle tombe sur une terre préparée,
elle fait pousser une grande tige
et devient un abri pour les oiseaux du ciel.
Et les comparaisons continuaient de plus belle :
Le royaume ressemble à un homme
qui a une bonne semence...
Le Royaume ressemble à une femme.
Elle prit un peu de levain,
elle l'enfouit dans la farine,
elle en fit de gros pains.
Le royaume ressemble à un berger...
Le Royaume ressemble à un homme...
qui avait dans son champ un trésor caché...
Le royaume ressemble encore à un filet...
Je n'en finirai pas, Augustin
de dévoiler les ressources
de ma pédagogie divine,
si tu étais en état
à l'heure du chant du coq
de m'écouter plus longtemps.

Comment veux-tu
quand je parle de mon Royaume
que je ne sois pas intarissable ?
Je ne peux du reste parler d'autre chose,
car mes digressions n'ont d'autre objet
que de mobiliser mes enfants pour mon Royaume.
Une autre fois, bientôt j'espère,
je te parlerai des tout petits

qui sont de plain-pied avec moi
et entrent avec insouciance
et avec aisance
dans mon Royaume.
Je rejoins pour l'instant
ma compagne des jours heureux
et des jours malheureux.
Ô terre, tu apprends l'accueil
à mes enfants.
Tu les as faits terriens,
tu voudrais les garder terriens.
Tu leur as appris la mesure
et voilà qu'ils sombrent dans la démesure.
Tu les as faits pondérés
et voilà qu'ils s'ingénient
à s'établir en état d'apesanteur.
Tu nous enseignes le rythme,
les machines des hommes
nous imposent la répétition.
Tu digères ta surabondance,
Les machines accumulent les surplus.
Tu filtres, tu assainis, tu fécondes,
l'homme pollue, empoisonne, stérilise.
Tu vivifies nos poumons,
tu régénères notre sang.
L'homme vicie ton air,
vicie ton eau et ta fructification.
Tu nous gratifies sans cesse
de nouvelles fertilisations
et de nouvelles germinations,
les hommes n'arrêtent pas
de t'empoisonner et de te défigurer.
Ô terre, ô ma mère,
Je ne reconnais plus ton visage d'antan.
Les hommes obéissent-ils
à un instinct de mort
pour perpétuer sur ton sein fécondé
de la semence divine
les sévices sadiques d'une soldatesque en délire !

Émile Gillibert, 1974
(à suivre)

*

